

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL D'AGRICULTURE,

ET

TRANSACTIONS

DE LA

Société d'Agriculture du Bas-Canada.

VOL. 3.

MONTREAL, MARS, 1850.

NO. 3.

Les symptômes de la "décadence et de la ruine" ne peuvent pas se montrer dans un pays dont les champs sont bien cultivés et produisent de belles et bonnes récoltes; dont les pâturages sont couverts de bonne herbe et garnis du nombre convenable d'animaux de la meilleure espèce; où il y a d'amples prairies pour fournir le fourrage nécessaire à ces animaux, durant l'hiver; des bâtimens de ferme commodes et bien construits, et une variété suffisante d'instrumens aratoires de la meilleure sorte. Si c'était là le cas généralement en Canada, on n'y verrait les signes de la "décadence et de la ruine" ni dans les villes ni dans les campagnes. Ce serait cet état prospère du pays et de son agriculture qui rouvrirait les magasins qui sont fermés, et qui donnerait des occupants aux maisons qui sont maintenant vides, dans les villes, et nous sommes persuadé que ceux qui s'attendent à voir les magasins se rouvrir et les maisons vides se remplir comme ci-devant, par des moyens autres que l'amélioration de l'agriculture du pays, seront frustrés dans leur attente. Tout pays doit créer ses moyens de dépenser, à moins que quelque autre pays ne lui fournisse ces moyens. C'est là un fait qui ne saurait être trop généralement connu ni trop bien compris, et que toute la philosophie et toute l'économie politique du monde ne sauraient rendre douteux. Le revenu de particuliers qui provient d'autres pays, et l'argent qu'apportent avec eux ceux qui viennent s'établir en Canada, forment une exception à cette règle générale, ces fonds n'ayant pas été

créés dans ce pays et pouvant y être dépensés; mais le montant n'en est pas très considérable, bien qu'il soit avantageux au Canada, en autant qu'il en augmente le revenu annuel. De quelque manière qu'un capital puisse être employé, il ne peut manquer de l'être utilement; car s'il n'en était pas fait un usage avantageux et profitable pour ceux qui le possédaient d'abord, il pourrait, après être sorti de leurs mains, tomber en celles de personnes qui en feraient un emploi meilleur et plus profitable au pays. La manière d'employer des capitaux est d'une très grande importance sous le rapport de l'avantage qu'un pays en peut tirer. Lorsqu'ils sont employés directement et judicieusement pour la création d'un nouveau produit, il doit en résulter un beaucoup plus grand avantage que de tout mode d'emploi moins direct. Lorsqu'on les applique directement à la culture du sol, et à la production de nouvelles récoltes, on crée d'un coup une valeur nouvelle, et l'argent employé pour la créer est déjà passé dans de nouveaux canaux ou moyens d'emploi. L'amélioration et la prospérité de l'agriculture sont arrêtées ou retardées, parce que pour avoir un capital à sa disposition, il faut qu'elle attende qu'elle l'ait créé, ou accumulé, au moyen d'un surplus de produits. De là il arrive qu'un cultivateur peut attendre toute sa vie la possession du capital qu'il lui faudrait pour faire des améliorations qui doubleraient son revenu annuel. Il y a des agriculteurs qui ont surmonté ces difficultés; mais ce n'a été qu'au moyen de beaucoup d'énergie, d'une persévérance cons-

tante, et d'une conduite bien entendue de leurs affaires. Il est presque impossible à des cultivateurs ordinaires d'améliorer leur condition, sur des terres épuisées, sans quelque avance pour commencer. Il ne leur faudrait peut-être pas une grande somme pour les mettre en état d'améliorer leur condition en peu de temps, mais toujours leur faudrait-il quelque chose, et pour subvenir à ce besoin, nous avons suggéré l'introduction en Canada du système des Associations de Crédit Agricole comme devant être très avantageux au pays, en mettant les agriculteurs généralement en état de faire les améliorations nécessaires.

L'Assemblée Représentative de l'Etat de New-York a proposé les "Résolutions" suivantes, au sujet d'un département séparé du Gouvernement pour veiller spécialement aux intérêts de l'Agriculture :

Résolu, (si le Sénat concourt,) Que le peuple de l'Etat de New-York regarde l'Agriculture comme une des principales occupations du peuple Américain, et comme méritant éminemment, en conséquence, l'attention et les soins du Gouvernement fédéral.

Résolu, (si le Sénat concourt,) Que le peuple de cet Etat désire ardemment qu'il soit établi, dans le Département de l'Intérieur, un Bureau d'Agriculture, pour recueillir et répandre des connaissances usuelles sur des sujets agricoles, et pour telles autre fins propres à avancer les intérêts, à accroître la richesse, et à assurer la prospérité générale de la population rurale des Etats-Unis.

Résolu, (si le Sénat concourt,) Que nos Sénateurs et nos Représentans au Congrès soient priés respectueusement de faire tous leurs efforts pour procurer l'établissement et l'opération utile d'un tel Bureau.

Les habitans de l'Etat de New-York paraissent donner à l'Agriculture, par l'organe de leurs représentans, toute l'importance qu'elle a réellement. Nous souhaiterions que les habitans du Canada suivissent en cela l'exemple de ceux de New-York, de même qu'en tout ce que font ces hommes énergiques pour perfectionner et faire fleurir l'Agriculture. Notre

présence à la grande Foire de Syracuse, en septembre dernier, nous a démontré d'une manière claire combien toute la population de l'Etat de New-York, et dans le fait, de tous les Etats du Nord, s'intéresse à la prospérité de l'Agriculture et à tout ce qui peut en favoriser le progrès. Il n'en est pas là comme chez nous, où tout le monde avoue de bouche que l'Agriculture est une chose importante, mais où presque personne ne paraît disposé à aller au-delà de cet aveu. Il y a certainement des exceptions à cette règle; mais ce que nous regrettons de voir ici, autant que nous en pouvons juger par comparaison à ce qui se passe chez nos voisins des Etats-Unis, c'est l'absence d'une disposition générale à travailler à la prospérité du principal intérêt du Bas-Canada. S'il y en a qui peuvent se rendre compte de ce fait, nous avouons que nous ne sommes pas de ce nombre. On ne cesse de parler de l'énergie, de l'industrie, de la persévérance et de la marche en avant des citoyens des Etats-Unis, et il faut avouer que sous ces rapports, ils sont dignes de tout éloge. Mais pourquoi ne les imitons-nous pas? pourquoi ne nous efforçons-nous pas de les surpasser, de les égaler du moins, par les bonnes qualités que nous louons en eux? Ce serait certainement une concurrence honorable, et nous ne voyons rien sous le ciel qui puisse nous empêcher de nous engager dans cette lutte honorable, si ce n'est la volonté de ne le pas faire. En même temps que nous reconnaissons chez nos voisins des Etats-Unis des qualités estimables, ou de bonnes dispositions naturelles, nous ne pouvons avouer qu'il y ait chez nous, sous quelque rapport que ce soit, quelque infériorité qui nous empêche d'être leurs rivaux dans la tâche honorable et patriotique de l'amélioration de l'état de notre pays, avec la perspective du succès, si nous commençons la lutte avant que voisins aient pris trop d'avance sur nous. Il nous peinerait d'avoir à supposer que le sort nous ayant placés au nord du 45^e parallèle de latitude, nous serions devenus par là inférieurs

à ceux qui se trouvent au sud de cette ligne, et nous aimons à croire qu'il n'est pas un Canadien qui voudût admettre que tel est le cas; celui qui le ferait ne pourrait avoir qu'une bien triste idée de son pays natal. Quant à nous, nous nous regarderions comme absolument incapable de rédiger ce Journal, si nous n'avions pas la plus haute idée de ce pays, si nous ne le jugions pas susceptible d'un système perfectionné et profitable d'économie agricole. Notre opinion peut bien n'être pas celle de tout le monde sur le sujet; mais nous serons toujours prêt à défendre cette opinion, et à faire voir sur quelles raisons nous nous la sommes formée. Il peut y avoir des obstacles au succès complet ou facile des opérations agricoles, mais nous maintenons que ces obstacles peuvent être surmontés par des efforts réunis et convenablement organisés. Le Canada est un pays agricole; les cultivateurs du sol y forment peut-être les sept huitièmes de la population. Qu'est ce qui nous empêcherait, dans ces circonstances, de faire tout ce qui est nécessaire pour les intérêts de l'agriculture? Que les agriculteurs s'unissent pour l'adoption et le maintien d'un plan quelconque d'amélioration, et ils y réussiraient. Ils n'ont donc aucune raison valable de se plaindre, puisqu'il dépend d'eux de remédier au mal dont ils se plaignent, en adoptant les améliorations nécessaires au bien général. Nous recommandons de nouveau au public la considération des "Associations de Crédit Agricole," et nous continuerons à le faire, tant qu'il n'aura pas été prouvé d'une manière satisfaisante qu'elles ne seraient pas avantageuses, mais préjudiciables au pays. Des Sociétés d'Architecture se sont formées dans le but d'aider ceux qui veulent se bâtir des maisons. Ceux qui ont emprunté de l'argent pour pouvoir bâtir, sont, plus que nous ne le sommes, en état de parler de l'utilité de ces associations, mais ce dont nous sommes certain, c'est que l'argent dépensé pour améliorer et augmenter les productions de l'agriculture serait employé plus effectivement pour

l'avantage général du pays, qu'à bâtir des maisons, ou à étendre les limites des villes. Le plan des "Associations de Crédit Agricole" ne doit pas être rejeté pour des raisons frivoles, et sans avoir été examiné à fond, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il fonctionne avec succès dans d'autres pays. Si le système pouvait être introduit ici pour l'avantage de l'agriculture, nous ne voyons pas pourquoi cet avantage lui serait refusé. On pourrait l'essayer d'abord sur une petite échelle, pour voir quel en serait le résultat. Conduit sur le même principe qu'en Europe, il ne pourrait manquer de faire faire des progrès à l'agriculture, attendu que l'agriculteur ne pourrait obtenir une avance d'argent qu'à la condition de cultiver ses terres convenablement, ou d'en tirer le meilleur parti possible. Nous espérons, pour l'intérêt de l'agriculture et de ceux qui vivent de ses produits, que ce sujet recevra toute l'attention qu'il mérite, et qu'il ne sera pas rejeté, par égard à d'autres intérêts, sans cause suffisante.

Nous avons souvent recommandé aux cultivateurs le système de la jachère ou du guérêt d'été, comme moyen d'amender les terres agricoles usées, et de les mettre d'un coup en état de produire abondamment. Nous savons qu'il y a des cultivateurs qui ne sont pas en état de pratiquer ce système, et qui ne peuvent laisser reposer ainsi la terre pendant une saison, ou d'y faire le labour nécessaire. Qu'y a-t-il à faire dans un cas semblable? Dans de telles circonstances, si le cultivateur pouvait trouver à emprunter cent piastres pour une année et demie, l'amélioration directe de la récolte de vingt arpens de terre paierait de reste toute la somme empruntée, et ces vingt arpens pourraient faire ensuite une bonne prairie, qui lui donnerait amplement du fourrage pour l'entretien de ses bestiaux, et qu'il pourrait remettre en labour avantageusement, s'il le jugeait à propos. Ce serait un commencement d'amélioration pour le cultivateur pauvre qui, autrement, ne se trouverait jamais en état d'améliorer sa terre,

et si ce commencement d'amélioration avait lieu une fois, la continuation en deviendrait facile. Ce serait pour procurer au cultivateur pauvre un petit capital que les "Associations de Crédit Agricole" seraient surtout nécessaires. Nous serions bien éloigné de recommander de faire à des cultivateurs des prêts d'argent ou des avances extravagantes; mais nous sommes convaincu que de petits prêts faits aux conditions que ces Associations ont pour règle en Europe, seraient très avantageux aux cultivateurs canadiens, et avanceraient la prospérité générale du pays. Les circonstances où se trouvent nos cultivateurs généralement sont bien connues: la perte du blé, pendant un grand nombre d'années, a considérablement diminué leurs moyens, et il s'écoulera encore quelque temps avant qu'ils cessent de se ressentir de cette perte. Ceux qui connaissent les Îles Britanniques savent combien il est difficile aux cultivateurs du Canada d'obtenir des fonds comme ceux qui sont jugés nécessaires, dans ce pays, pour cultiver le sol avec quelque chance de succès. Il devrait être fait quelque chose en faveur de nos agriculteurs, pour les mettre en état de se refaire de la perte que leur a fait essuyer la monche à blé, perte qui, tout oien compté, ne peut pas avoir été de moins de huit à dix millions de livres, courant. Il en est résulté une grande diminution de fonds, et l'impossibilité pour plusieurs d'améliorer leur culture, et d'augmenter leurs productions annuelles. On pourra attribuer la décadence à la paresse, à l'ignorance ou à quelque cause que l'on voudra, mais nous sommes convaincu que le manque de fonds est un obstacle sérieux au progrès de l'agriculture canadienne. L'habileté et l'industrie peuvent beaucoup faire; mais les hommes les plus habiles et les plus industrieux peuvent être mis hors d'état de faire des améliorations par le manque du capital nécessaire. Ce n'est pas aux cultivateurs inhabiles ou indolents qu'il serait le plus prudent de faire des prêts d'argent, mais à ceux qui l'emploieraient prudemment, avec le plus d'avantage pour

eux-mêmes et au profit des améliorations. Une des dispositions les plus sages des Associations Agricoles de Crédit, c'est qu'il n'est fait de prêt d'argent qu'à ceux qui sont connus pour être industrieux et capables, de l'employer judicieusement; et si les personnes à qui il a été prêté de l'argent ne se conduisent pas convenablement, les Directeurs surveillants sont autorisés à prendre possession de leurs terres et à les faire valoir, jusqu'à ce que l'argent emprunté ait été payé. On pourrait trouver à redire à cette manière de procéder, mais il paraît qu'elle a eu lieu avantageusement dans plusieurs pays, et sans exciter de plaintes, pendant près d'un siècle, et cela devrait suffire pour encourager à en faire l'essai.

ACADEMIE DE MM. NESBIT, A KENNINGTON, LONDRES.

Dans le mois de Décembre dernier, il y eut une réunion nombreuse de dames et de messieurs, à l'occasion de l'examen des élèves de l'institution ci-dessus, et M. William Shaw, rédacteur de l'Express de Mark-Lane, véritable ami de l'agriculture, agit comme président, supporté par plusieurs autres messieurs en rapport avec l'agriculture et la science.

Après quelques observations préliminaires, M. Shaw s'exprima ainsi :

Je suis pleinement convaincu que nous ne devons pas consulter, en toute occasion, nos sentimens et nos goûts, mais que, comme citoyens du monde, nous devons faire tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire, si, en le faisant, nous travaillons pour l'avantage général. Lié, comme je l'ai été toute ma vie, aux occupations agricoles, rien ne pourrait me plaire davantage que de prendre part à des procédés comme ceux de ce soir; car je considère qu'en agriculture, comme en toute autre chose, la première façon donnée à l'esprit humain, si je puis ainsi parler, est de la plus grande importance; dans le fait, j'ai toujours pensé que le plus court et le plus sûr moyen d'améliorer la culture du sol, est celui qui commence par la culture de l'esprit; et je suis extrêmement flatté de voir que M. Nesbit ait donné l'exemple d'un tel cours d'enseigne-

ment, en autant que je le crois le plus propre à procurer un meilleur système d'éducation agricole. Je sais qu'il a été établi une maison d'éducation, sous le titre de Collège Agricole de Cirencester, et un de mes amis, qui s'intéresse avec zèle à cette institution, se trouve ici présent. J'ai vu avec plaisir l'établissement de ce collège, comme je verrais avec plaisir l'établissement de toute institution propre à donner une éducation saine et convenable; mais j'ai toujours été convaincu de la nécessité d'une amélioration dans la manière de cultiver l'esprit des jeunes gens destinés à s'adonner aux travaux des champs. Je parle d'amélioration en ce qui se rattache à ce qui doit les occuper particulièrement, et je dis que le seul moyen de parvenir à ce but est d'introduire un système nouveau, perfectionné et mieux adapté à cet objet particulier, dans les écoles que fréquentent maintenant les jeunes gens. Nous n'avons pu encore parvenir à induire les simples fermiers à procurer à leurs garçons cette instruction; mais j'irai au-delà des simples fermiers, et j'inclurai les fils des propriétaires dans ce système perfectionné d'enseignement. Je dis que nous ne sommes pas encore arrivés à l'époque où nous puissions induire les fermiers à envoyer leurs fils aux nouveaux établissemens. C'est donc chez eux que nous devons porter les connaissances qui leur sont nécessaires, au lieu de les envoyer à de nouvelles institutions pour les obtenir; et je crois que le meilleur et même le seul moyen d'y réussir, est d'établir un système d'enseignement spécialement adapté à leurs besoins comme agriculteurs, dans les écoles de campagne où ils ont accoutumé d'envoyer leurs enfans. De cette manière, nous mettrons en activité pour leur instruction mille écoles déjà établies, pour une nouvelle, en supprimant qu'on pût induire quelques cultivateurs à envoyer leurs enfans à quelque une de ces nouvelles institutions. On attache, à l'heure qu'il est, beaucoup d'intérêt à l'éducation de ceux qui doivent s'adonner à l'agriculture. L'agriculture est devenue, pour ainsi dire, la vogue du jour; et il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi; au contraire, il y a lieu de s'étonner qu'il n'en ait pas été de même depuis longtems, en autant que, parmi les choses dont nous faisons usage et dont nous jouissons, il n'y en a presque pas une seule qui ne provienne directement ou indirectement de la culture de la terre. Nous ne concevons peut-être pas suffisamment quelle grande por-

tion des articles que nous consommons, comme nourriture ou autrement, provient du sol, et peut être conséquemment considérée à juste titre, comme des produits agricoles. Quand nous parlons des alimens qui sont produits pour notre soutien, et de la laine dont nous nous habillons, nous oublions peut-être que le café, le sucre, le coton sont aussi des articles de production agricole, et que nous regardons présentement comme des nécessités de la vie; et si vous examinez bien les divers autres articles qui servent à votre habillement ou à votre nourriture, vous reconnaîtrez que la plupart peuvent être regardés comme purement agricoles. Au moment actuel, l'éducation des agriculteurs futurs acquiert un intérêt redoublé, par la raison qu'il y a toute apparence qu'ils se trouveront placés dans une situation différente de celle que nous avons occupée jusqu'à présent. Quelles que puissent être nos opinions individuelles à l'égard d'une certaine question, dont il ne conviendrait pas de s'occuper en cette occasion, il est, à tout événement, très certain que, dans toute circonstance convenable, il est grandement à désirer que rien ne soit négligé de ce qui peut être employé pour cultiver l'esprit de l'agriculteur futur et le mettre en état de faire l'application convenable des principes des sciences dont la connaissance, combinée avec la pratique, ne peut manquer d'être très avantageuse, bien qu'elle ne puisse jamais suffire seule pour faire un bon agriculteur pratique. Sans vouloir le moins du monde donner à entendre que le cultivateur pratique doit devenir assez profond dans la science pour le disputer avec les chimistes du jour, il me paraît qu'on ne peut nier que pour ce qui regarde la chimie, la botanique et la géologie, il ne soit très désirable que les jeunes gens acquièrent la connaissance des principes de ces sciences; en autant qu'ayant acquis cette connaissance, ils pourront être par la suite en état de l'appliquer à la pratique de l'agriculture. Or, c'est sur de tels objets, outre la routine ordinaire de l'enseignement, que les MM. Nesbit dirigent l'attention de leurs élèves. Plusieurs d'entre vous, sans doute, ont entendu parler, l'année dernière, du succès que le système qu'ils ont adopté avait obtenu jusqu'à cette époque. J'ai en occasion de voir les questions qui ont été proposées aux élèves; cette année, dans les différentes branches de l'enseignement; et je dois avouer qu'en les lisant, j'ai compris combien j'aurais eu moi-même à apprendre, en conséquence de l'im-

possibilité où je me serais trouvé de répondre à ces questions, si ce n'est à quelqu'une d'elles par-ci par-là. Je suis donc convaincu qu'il sera inculqué dans l'esprit des jeunes gens confiés aux soins des MM. Nesbit des connaissances que peu d'écoliers de leur âge possèdent; et il n'y a pas à douter que les semences jetées ainsi de bonne heure dans l'esprit de ces jeunes gens ne produisent une abondante récolte d'intelligence.

Avant que l'assemblée se fût séparée, le président, M. Shaw, remarqua de nouveau,

Qu'il lui était arrivé, lorsqu'il était enfant, de ne recevoir que cette espèce d'éducation classique dont il avait été parlé dans le cours de la soirée, et que le résultat en avait été, qu'en entrant dans le monde, il s'était trouvé dépourvu de presque toutes les espèces de connaissances nécessaires dans les affaires de la vie. Il était certainement étonnant que jusqu'à cette époque, on n'eût pas regardé comme nécessaire de mettre les hommes en état de remplir les devoirs pratiques de la vie, avant qu'ils eussent laissé les universités, ou en d'autres termes, avant qu'ils eussent achevé leurs études.

D'après ces procédés, on peut voir comment on s'engage en Angleterre le sujet d'une éducation convenable à des agriculteurs, et combien on y juge cette éducation indispensable à tous ceux qui s'adonnent à la culture de la terre. Il est vraiment étonnant qu'une telle découverte n'ait été faite qu'à une époque avancée du dix-neuvième siècle. Les jeunes gens destinés à toute affaire ou profession autre que l'agriculture, reçoivent l'éducation qui leur doit servir par la suite; mais quant aux enfans des cultivateurs, il n'a pas été jugé à propos qu'ils reçussent, au moyen de livres convenables, la moindre instruction concernant l'art qu'ils doivent pratiquer. Les idées changent maintenant, et nous espérons qu'elles continueront à changer, jusqu'à ce qu'il soit généralement établi en principe, qu'il est nécessaire de donner à tout jeune agriculteur une éducation agricole. Par la lettre suivante de M. Nesbit, on voit que cet habile et industrieux instituteur fait promener ses élèves par les campagnes, afin

de leur faire mieux comprendre les choses qu'il leur enseigne dans son école.

EXAMEN ANNUEL A L'ACADÉMIE DE MM. NESBIT.

A l'Éditeur de l'Express de Mack-Lane.

Il y a certains points liés au système d'enseignement, qui, quoique passés à peu près sous silence à l'examen, n'en sont pas moins d'une importance assez grande pour me faire désirer de les mettre en relief sous les yeux de nos amis et du public.

On parle beaucoup présentement de la théorie ou de la science, comme n'étant pas d'accord avec la pratique. Il n'est pas généralement compris qu'une éducation réellement scientifique est une éducation pratique.

En enseignant à nos élèves la géologie, par exemple, nous ne nous contentons pas de leur donner quelques détails empreints de sécheresse ou de leur montrer quelques fossiles. Nous avons donné à nos élèves l'occasion d'étudier cette science, en visitant les localités où différents sols sont les mieux développés et les plus aisés à examiner.

Pour faire comprendre les travaux auxquels nous nous sommes livrés dans cette direction, l'année dernière, je mentionnerai les endroits que nous avons visités. Aux dernières fêtes de Paques, nous avons conduit un nombre de nos élèves dans le Dorsetshire. Le marteau à la main, nous avons inspecté les bancs calcaires de Lyme Regis, et étendu nos observations, l'espace de plusieurs milles, le long des côtes, où les couches dénudées par la mer offrent de belles coupes naturelles. Nous avons visité les îles de Portland et de Purbeck, et dans le cours de notre excursion, nous avons examiné toutes les formations, depuis les tertiaires jusqu'au lias. Les échantillons ont été soumis à l'analyse chimique, et les résultats seront communiqués au public.

En mai, accompagnés de notre professeur de géologie, nous avons conduit environ vingt-cinq de nos écoliers à Reigate, dans Surrey; et nous avons examiné soigneusement dans ce district, la totalité des sols, depuis la craie jusqu'au gazon, y compris une visite aux carrières de pierre grise de Goldstone.

Nous avons ensuite passé trois jours dans le voisinage de Folkestone, de Hythe et de Dover; nous avons pu nous faire une idée assez juste du sol des environs, et avons recueilli un grand nombre de fossiles. Nous

avons aussi examiné différentes coupes et berges sur le chemin de fer de North Kent, et y avons aussi recueilli beaucoup de fossiles.

Dans l'automne de cette année, accompagné de quatorze de mes élèves, j'ai visité le nord de l'Angleterre. Nous avons employé une semaine à examiner les districts à mines de Derbyshire : nous avons vu Dove-Dole, Haddon-Hall, et Chatsworth; et examiné Castleton, avec son Château de Peveril sur le Pic; nous nous sommes aventurés dans toutes les grandes cavernes et crousses naturelles du district, et avons poursuivi notre route finalement à travers les forêts romantiques de Derbyshire jusqu'à la ville de Manchester. Nous avons employé une semaine à examiner les manufactures de cette "Métropole du Nord." Une journée fut passée dans la fonderie à Eagins des frères Sharp, ces célèbres fabricans de locomotives. Le reste du temps a été employé à l'examen des manufactures de soie et de coton qui donnent tant de célébrité à cette ville. Nous avons admiré particulièrement la manufacture de soie de M. Thomas Crompton, et la filature de coton de M. Thomas Holdsworth, et nous y avons vu avec étonnement un fil si fin, que le poids d'une livre mesurerait une longueur de deux cent vingt-cinq milles.

Par l'obligeance du comte d'Essex, un canot et des hommes furent mis à notre disposition pour visiter les mines de Bridgewater, à Worsley. Après nous être avancés quelques milles le long d'un canal souterrain, nous sommes descendus dans un puits et avons inspecté les travaux. Chaque écolier est alors devenu mineur, et s'est procuré une échantillon de charbon.

Nous nous sommes rendus à Liverpool et à Birkenhead, et y avons vu ce qu'il y avait à avoir.

Nous avons passé cinq jours à Birmingham, nous prévalant, durant ce temps, de l'obligeante hospitalité d'un ami de la science. Nous eûmes l'occasion de visiter, en la compagnie des membres de l'Association Britannique, alors réunis à Birmingham, les cavernes de Dudley, qui, avec la permission de lord Ward, avaient été splendidement illuminées.

Nous avons examiné les différentes manufactures de Birmingham, et après une tournée d'une semaine, nos élèves sont revenus à la maison avec plus de connaissance pratique des choses telles qu'elles existent, qu'ils n'auraient pu en apprendre dans la salle d'école, en deux années.

Dans l'enseignement de la chimie, notre cours est également pratique. Chaque substance est placée séparément dans les mains de l'élève, jusqu'à ce qu'il en comprenne les propriétés; des mélanges de plusieurs corps lui sont ensuite donnés, et l'on exige de lui qu'il découvre et sépare les différents ingrédients.

L'élève acquiert ainsi une connaissance pratique des choses, qui, jointe à l'expérience pratique qu'il pourra acquérir par la suite sur la ferme, dans la mine, ou dans les manufactures, ne pourra manquer de lui être très utile.

Que le système d'enseignement que nous suivons soit un système convenable et naturel, c'est ce dont je ne doute nullement; et je me flatte de vivre assez longtems pour le voir adopté et en opération dans toutes les écoles du royaume.

Je suis, etc,

J. C. NESBIT.

CORRESPONDANCES.

A l'Éditeur du Journal d'Agriculture.

MON CHER MONSIEUR, — Je cède à de trop bienveillantes sollicitations de votre part, non pas avec la prétention de pouvoir intéresser même faiblement les lecteurs du Journal d'Agriculture, mais avec le désir de faire jusqu'au bout ma preuve de bonne volonté, en faveur d'une cause à laquelle vous paraissez avoir voué vous-même tous les instans d'une carrière déjà longue, avec un zèle si éclairé et si constant.

Mais quel sujet prendre? Il y en a tant qui peuvent donner de l'intérêt à un journal comme le vôtre! L'embarras du choix serait moins grand, si je me sentais de force à en aborder, même convenablement, quelques-uns. Pardonnez-moi, il est sincère. Mais comme en pareil cas, ces actes d'humilité sont toujours équivoques, je n'insiste pas. Entrons vite en matière, pour éviter aux mauvaises langues la peine d'une petite malice. D'ailleurs, respect au lecteur bienveillant. Épargnons-lui au moins dès le début les tentations du sommeil, ou de quelque chose de pis.

Eh! bien donc, puisque vous le voulez, voici quelques réflexions sur l'éducation de notre population agricole. Vous avez déjà publié sur cet important sujet plusieurs articles qui rencontreront, j'espère, l'approbation générale. Donner une éducation exclusivement classique ou mercantile à la jeunesse d'un pays dont es sept dixièmes à peu près sont cultivateurs, vous

trouvez cela un contre-sens. Bien des gens seront de votre avis, mais malheureusement pas en assez grand nombre. Le cultivateur qui destine tel ou tel de ses fils aux travaux des champs, devrait pouvoir trouver une école pour lui faire apprendre, outre la lecture et l'écriture, des notions suffisantes sur la pratique de l'agriculture, et sur tout ce qui regarde la conduite d'une ferme.

On l'a déjà dit et répété cent fois : donnons à chaque spécialité son école. Les hautes professions ont leurs pépinières de sujets où elle se recrutent à l'aise, trop même pourrait-on dire. Le commerce, quoique moins bien partagé sous ce rapport, a aussi les siennes. Mais l'agriculture, personne n'y pense, du moins ne s'en occupe efficacement ; comme si ce n'était pas un art, le premier en importance. Étudié et mis en pratique dans les conditions du lieu et du climat où nous sommes, il fournirait infailliblement à chaque cultivateur, et au pays en général, une plus grande somme de produits, et de meilleure qualité. C'est alors que le commerce et les manufactures prendraient leur essor.

Malheureusement nos faiseurs d'économie politique, dans leurs riantes théories, comme dans leurs beaux essais manqués de prospérité publique, commencent toujours par la fin, prenant l'accessoire pour le principal. Pour eux, le commerce est toujours en première ligne. Mais à quoi serviraient tous les avantages matériels qui lui sont offerts, ou qu'on lui prépare, canaux, chemins de fer, chemins pavés, quais, docks, écluses, télégraphes électriques, s'em-mers magnifiques, etc., sans parler de toutes les restrictions légales abolies ou profondément modifiées ? À quoi, dis-je, serviraient toutes ces choses, si les produits manquent ? Et ils manqueront, si la source qui les fournit n'est pas exploitée comme elle devrait l'être, ou si elle continue d'être abandonnée à une routine aveugle, opposée par système à toute amélioration.

Mais diront ces messieurs : la loi ne peut prescrire aucun mode de culture. Non sans doute. Mais ce que la loi ne peut faire, l'instruction le fera. Instruisez donc, non pas l'âge mûr, mais la jeunesse. Quand on est vieux, on tient à ses idées. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, on ne les change pas facilement. Donnez aux jeunes fils de nos cultivateurs, destinés à cultiver l'héritage paternel, le genre d'éducation dont ils ont besoin. Procurez-leur des écoles spéciales, dans lesquelles

eux, cultivateurs, apprendront un peu la théorie, mais surtout la pratique de l'agriculture. Favorisez l'établissement des fermes-modèles. Ne laissez pas les citoyens de cœur et de dévouement à cette belle cause, se consoler dans de stériles regrets, sur un état de choses que tant de personnes éclairées déplorent. Venez à leur secours. Que pourraient-ils dans leur isolement ? Le mouvement réformateur doit partir du haut-lieu pour être efficace. Tant que ces idées ne seront qu'à l'état de projet dans quelques têtes de la classe moyenne, nous ne sortirons jamais du statu quo.

Une association agricole pour tout le Bas-Canada a été autorisée par la loi en 1847. Au moyen de votre cordial concours, MM. les politiques quand-même, elle serait un levier puissant pour soulever les masses dans le sens que je viens de dire. Inscrivez-y vos noms. Encouragez le journal qu'elle publie à si grands frais ; et si vous y trouvez quelques défauts, contribuez par vos écrits, vos paroles et surtout vos souscriptions généreuses à le rendre tel que vous voudriez qu'il fût. Combien peu parmi vous en font partie !

Et vous, MM. les journalistes, ouvrez libéralement vos colonnes aux intérêts agricoles. Ne mettez plus en défaut votre programme et quelquefois le dernier mot de votre titre, où l'agriculture a bien son petit coin, mais là seulement. A force de n'en rien dire, vous avez laissé croire que la chose n'en valait pas la peine. Pour être justes, néanmoins, disons qu'un trop grand nombre de lecteurs vous imposent des lois gênantes. Pour eux, le beau idéal de ce qu'ils appellent *politique*, avec une amusante bonhomie, ce sont des discussions et des disputes à perte de vue sur des questions abstraites et des théories toutes spéculatives, assaisonnées au besoin de personnalités. Qu'est-ce que nos habitans peuvent apprendre par de telles lectures ? Les journaux ne sont trop souvent pour eux que des arènes sanglantes, où de gros athlètes viennent mesurer leurs forces. Ces combats de gladiateurs peuvent bien conserver des abonnés, en attirer même, mais toujours compromettant au-dehors, ils pervertissent le bon goût au-dedans, détruisent la bonne harmonie, et font perdre de vue l'un des plus chers intérêts de la société.

Maintenant un mot des écoles élémentaires. En attendant que des écoles d'agriculture avec des fermes-modèles puissent s'établir, nos écoles élémentaires seraient bien, ce me semble, un moyen facile et tout trouvé pour

commencer à populariser les connaissances de l'agriculture, par la simple lecture d'ouvrages élémentaires spéciaux, et surtout d'un bon nombre d'excellents articles publiés dans le *Journal d'Agriculture*. Mais dans leur état actuel, pas moyen d'y penser; d'abord parce que les maîtres s'y prêteraient d'assez mauvaise grâce; ensuite parce que MM. les commissaires d'école ne voudraient pas leur procurer les livres nécessaires. N'est-ce pas un fait que, dans un bon nombre de paroisses, les Nos. du *Journal d'Agriculture* adressés à MM. les *commissaires d'école* ont été renvoyés comme inutiles; et que dans les paroisses les mieux disposées, on a consenti à n'en payer qu'un seul No? Chaque école ne devrait-elle pas plutôt en avoir cinq à six? Essayez, après cela, de faire lire seulement quelques pages sur l'agriculture dans nos écoles élémentaires!

En voilà déjà bien long pour une simple lettre. En repassant mon brouillon, je retrouve pourtant encore quelques mots à l'adresse de ceux qui veulent qu'on instruisse notre population agricole par la lecture et la discussion, au lieu de le faire par des écoles spéciales auxquelles seraient attachées des fermes-modèles. Mais cela irait trop loin. Votre patience a déjà subi une épreuve assez rude. Je n'aurais pas pris la peine de vous exposer tous ces lieux-communs, s'ils n'avaient d'autre intérêt que celui de la vérité et de l'actualité. C'est donc bonne et sainte chose de les publier sur tous les tons, en repassant toutes les notes de l'échelle musicale. Maintenant, je cède l'archet à qui le vaudra prendre, croyant avoir, sinon répondu à votre attente, du moins rempli loyalement ma promesse.

Veuillez, mon cher monsieur, agréer l'assurance bien sincère de ma plus respectueuse considération, et me croire comme toujours

Votre très humble et dévoué serviteur,

• • •

S. A. 11 Février, 1850.

A l'Editeur du JOURNAL D'AGRICULTURE.

M. l'EDITEUR.—Je viens de lire avec attention dans le No. de votre intéressant *Journal* pour le présent mois (février), un bon article sur les moyens de faire prospérer notre pauvre Canada. C'est sous l'empire des réflexions que cette lecture agréable m'a inspirées, que je me permets de vous écrire les lignes suivantes, dont au reste vous ferez l'usage que vous voudrez.

Vous vous proposez dans cet article 1° de donner une idée favorable de ce pays, sous le rapport de ses richesses agricoles, 2° de prouver à ses habitans qu'ils *peuvent et doivent* le rendre aussi florissant qu'aucun autre pays de ce continent. Et parmi les moyens suggérés, vous indiquez les *Associations de Crédit Agricole*.

Personne, je pense, ne mettra en doute la vérité de votre première proposition. Oui, notre Canada renferme des richesses agricoles d'une valeur incalculable. Elles ne demandent que des capitaux judicieusement employés, à l'aide d'une instruction convenable, pour être exploités au profit de chaque cultivateur d'abord, puis du commerce en général et des manufactures, qui prendraient alors un développement inouï jusqu'à ce jour. Vous proposez de former ces capitaux au moyen d'*Associations* dites du *crédit agricole*, sur le plan de celles formées en Europe depuis nombre d'années. Elles paraissent en effet y faire beaucoup de bien. Or, ce qui est bon là doit être bon ici, les circonstances principales étant les mêmes à peu près. La principale chose qui nous manque ici pour réaliser ce beau plan, c'est d'abord une instruction suffisante et assez généralement répandue pour en apprécier toutes les conséquences heureuses; et ce n'est pas peu dire. Quant aux capitaux eux-mêmes, quoique le pays soit encore bien neuf, je crois qu'on les trouverait avec un peu de patience, et une direction honnête et propre à inspirer la confiance; car on ne ferait rien sans cela. La vie de toute institution monétaire, c'est le crédit qu'on lui accorde. Sans crédit, eût-elle des millions sonnans, ses affaires seront toujours restreintes, et ses profits en proportion. Dans celles que l'on propose, ce ne sont pas tant de gros dividendes que l'on chercherait à produire aux actionnaires, que des facilités et des avantages étendus à offrir à tout cultivateur qui voudrait se maintenir dans la possession de sa terre, ou y faire des améliorations. Mais encore une fois, il se passera encore plusieurs années, avant que tout cela soit assez généralement compris et apprécié pour être mis en pratique. N'importe, M. l'Editeur, le temps employé à prêcher cette bonne doctrine n'est pas perdu. Ces idées jetées de temps à autre dans le public, finiront par se populariser. Ce sont d'excellents matériaux qui serviront plus tard. Pour le moment, ce serait se casser la tête contre un mur que d'insister davantage; insistons plutôt et toujours sur l'instruction de

notre jeunesse. Voilà la pierre fondamentale, la base solide à préparer, avant de commencer à bâtir aucun système.

Parmi les moyens qui s'offrent à nous pour répandre le goût de l'agriculture, attachons-nous à celui qui est le plus sûr et qui promet les meilleurs résultats. Tous ceux que l'on propose ordinairement peuvent se réduire à deux, savoir: 1^o instruire les cultivateurs en général par la lecture, et pour cela répandre avec profus on force brochures, pamphlets et journaux sur l'agriculture; 2^o instruire la jeunesse (les jeunes gens seulement qui se destinent à l'agriculture) dans des écoles spéciales d'agriculture, auxquelles des fermes-modèles seraient attachées. Je laisse à d'autres plus habiles que moi, le soin de discuter ces deux moyens; j'insiste seulement aujourd'hui sur l'instruction, comme base de toute amélioration dans la condition actuelle de notre agriculture.

Reprenons votre seconde proposition, savoir: que nous pouvons et devons rendre notre Canada aussi florissant qu'aucun autre pays de ce continent.

Dans l'idée de plusieurs, ceci paraîtra un paradoxe. Ils vous objecteront notre climat si rigoureux, nos hivers de six mois avec leurs énormes banes de neige, nos verglas destructeurs, et bien d'autres choses encore. Ces messieurs préféreraient une température uniformément tempérée pendant les 12 mois de l'année; ils aimeraient à voir leurs terres leur apporter sans relâche des productions toujours nouvelles, avec la culture la moins dispendieuse et la plus simple possible. Ils croient de la meilleure foi du monde, qu'il en est ainsi dans tous les pays, excepté dans le Bas-Canada, le pays des Esquimaux et la Laponie dont ils connaissent assez l'histoire. Ils connaissent bien aussi un peu la géographie des pays mieux favorisés, mais ils n'en connaissent que le beau côté. Le côté défavorable, ils ne veulent pas y croire. Par exemple, les chaleurs étouffantes des jours et des nuits pendant des mois entiers, les brouillards humides, les pluies abondantes longtems prolongées, ou bien les sécheresses de plusieurs mois, les fièvres noires, rouges, jaunes, tremblantes, intermittentes, putrides, typhoïdes, etc., les serpents à sonnettes et autres, les crocodiles, enfin les animaux venimeux de toute description; tous ces inconvénients des pays chauds, ils n'en tiennent pas compte. Ce n'est rien pour eux, lorsque la terre produit des oranges et des citrons, ou que les maux des champs n'ont pas besoin d'abri

pendant l'hiver; comme en Canada, quitte à être dévorés par dizaine par des bêtes carnassières, toujours en abondance dans des climats plus chauds.

C'est une erreur malheureusement trop répandue de croire que notre climat est une barrière insurmontable au progrès de l'agriculture. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire: "Allez-vous donc changer les saisons, prolonger l'été, faire pousser la terre malgré elle, avec votre Journal d'Agriculture et vos fermes-modèles? Laissez donc faire la Providence." Que répondre à cette impayable naïveté? N'essayez pas de convertir ces gens-là avec la lecture.

L'une des causes de cette malheureuse émigration de notre jeunesse depuis quelques années vient, en grande partie, de ce préjugé funeste que les terres du Bas-Canada sont condamnées à la stérilité, par suite de son climat trop rigoureux. Il importe donc beaucoup de faire voir non seulement par des paroles, mais principalement par des faits; que si notre pays a ses inconvénients, il a aussi des avantages en grand nombre qui peuvent l'enrichir. Ce que vous dites à ce sujet, M. l'Editeur, dans l'article qui me suggère ces réflexions, est parfaitement vrai. Nous aurions tort de chercher ailleurs un climat plus doux. Nous avons sous la main des trésors d'une valeur incalculable. Au lieu de jeter des yeux de convoitise sur d'autres pays en apparence plus prospères, réunissons nos volontés, nos forces et tous nos moyens, pour les exploiter au profit de notre patrie commune. Cessons d'épuiser inutilement notre énergie dans des luttes de partis, sur des questions d'un intérêt secondaire après tout. Car à quoi nous servira telle forme de gouvernement plutôt que telle autre, à quoi bon le triomphe de tel ou tel principe, si nous négligeons l'élément premier, la base unique du commerce et des manufactures, c'est-à-dire, les produits de l'agriculture. L'accessoire doit-il passer avant le principal? Je ne parle ici que du principe matériel de la prospérité du pays, pour ne point sortir du programme de votre journal. Son but tout spécial, et son caractère tout-à-fait inoffensif admettrait difficilement peut-être une dissertation complète sur la matière.

Les citoyens honorables qui soutiennent avec un dévouement consciencieux, sans doute, les luttes de leurs partis respectifs, ne trouveront pas mauvais, j'espère, de ces amis paisibles, voués eux aussi à l'avancement et au progrès du pays, fassent appel à leur patriotisme, en les

conjurant de leur prêter un appui cordial, pour le triomphe d'une cause au bon succès de laquelle tous les partis, sans distinction ni exception, sont intéressés au plus haut point.

A. B. C.

19 Février, 1850.

COMTÉ DORCHESTER.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ÉTAT DE L'AGRICULTURE DANS CE COMTÉ.

Naturellement, après avoir fait une excursion agricole dans la Beauce, (contrée qui promet beaucoup à l'industrie et à l'agriculture, si ses habitans continuent à être éclairés et s'ils persévèrent généralement dans les réformes qui leur sont indiquées), nous sommes induits à faire le compte-rendu de nos observations sur cette portion de Dorchester qui ne fait pas partie de la Beauce.

Nous entrons dans ce territoire, en descendant le chemin Kennebec, par la nouvelle paroisse de St. Isidore. Cette paroisse, dont le sol est pauvre, se compose d'une population industrielle. Je serais tenté de donner des éloges à tous les citoyens de cette localité s'ils ne s'adonnaient pas au ruineux commerce de bois.—Quelques cultivateurs de Ste. Marguerite, de St. Henri, etc., etc., encourent le même reproche. Occupés une partie de l'année à préparer du bois au commerce, des courbes, du bardeau, etc., ces hommes laborieux devraient se convaincre, par l'exemple de ceux qui ont exploité avant eux ce genre d'industrie, qu'il est peu ou point lucratif. Les terres basses de ce territoire ont besoin d'être égouttées (*want of draining*); il y a quelque 20 ans, une partie de cette paroisse que nous parcourons étoit inculte, heureusement nos actifs laboureurs ont sillonné de canaux une terre qui promettoit peu, mais qui dédommage lorsqu'elle est cultivée avec intelligence.

Ces terres blanches et compactes ont besoin d'un copieux engrais—le fermier devrait être sans cesse occupé à les ameublir. Bien loin de là, il court après le gain du moment, en s'occupant d'autres genres d'industrie, de charroi à la ville, d'exploitation de bois vendu toujours à vil prix, quoiqu'il coûte bien des sueurs et des labeurs, et ne s'occupe de sa ferme que dans la belle saison—aussi n'y voyez-vous que des récoltes généralement peu satisfaisantes. Quand donc réussirons-nous à persuader au cultivateur canadien que la culture de sa terre demande tous ses momens, tout son temps,

tous ses loisirs, toute son attention, et qu'en retour elle lui donnera un lucre plus profitable, plus constant, plus satisfaisant que l'exploitation des bois de charpente, de construction, etc.

Pour ce qui est du fumier, un certain nombre se distinguent par l'à-propos avec lequel ils en font emploi—mais il est là comme ailleurs un plus grand nombre qui mettent leurs fumiers sur leurs champs trop longtems avant le labour ou trop longtems après que le terrain a été hersé. Il a alors perdu de sa substance nutritive et ne peut que s'évaporer dans l'air, s'il est mis sur le grain après les semailles. Dans Ste. Claire, Ste. Marguerite, et en général sur les bords de la Rivière Etchemin, on met avec profusion le fumier sur les rives de l'eau ou sur le versant des petites collines—les pluies du printemps le font descendre au bas de l'éminence dans un pré inculte ou l'entraînent au courant de la rivière. Les cultivateurs de ces localités devraient déposer peu ou point de fumier sur un terrain en pente, mais servir grassement la partie élevée, le sommet du plateau.

Une autre suggestion dont se trouveraient bien les fermiers de ces quartiers, c'est celle-ci, si elle parvenait jusqu'à eux. Labourez vos terrains inégaux, surtout les pentes non pas parallèlement à la clôture, mais de biais, de façon que la pluie ne puisse s'écouler rapidement de vos sillons, ni y séjourner trop longtems, mais n'y demeurer que ce qu'il faut de temps pour que la terre en soit imbibée. Les fumiers mêlés à ces terres par le labour ne souffriront pas de l'éroulement des eaux. La première observation qui me fut faite à ce sujet me plut, et je la vis pratiquer par des agriculteurs du comté de Missisquoi et par des Canadiens des Eboulemens et de la Malbaie.

Ces paroisses jouissent de nombreux pouvoirs d'eau—l'industrie par conséquent y prend des développemens qui promettent d'heureux résultats. A part les moulins à farine, les scieries, les moulins à carder fort nombreux, on y rencontre des établissemens importants qui font honneur à nos concitoyens canadiens. Il ne faut pas passer outre sans mentionner les fabriques utiles et ingénieuses du mécanicien Larochelle à St. Anselme. On m'a parlé d'un mécanisme pour fabriquer le bardeau établi dans une de ces paroisses, et d'un autre en œuvre pour faire des seaux. Les entrepreneurs de ces genres d'industrie seront sans doute récompensés par le profit et par l'exemple qu'ils donnent à leurs concitoyens. Espé-

rons qu'ils auront des émules. A la prochaine exhibition de comté, on doit exhiber plusieurs pièces de mécanisme qui intéressent.

C'est aussi à cette exhibition que d'ordinaire se rencontrent de beaux échantillons de savoir-faire de nos Dames Canadiennes. L'exhibition des gants, des mitaines, des bas et autres pièces de tricot est toujours riche, variée, et de bon apprêt. Les bonnes fermières de cette partie de Dorchester travaillent avec succès des couvertures de lits, des flanelles et autres objets usuels qui montrent leur bon goût. Des droguets, des carreaux en laine, et autres travaux de cette espèce ont subi, dans cette partie de la province depuis quelques années une amélioration bien satisfaisante. Dorchester, sous ce rapport, peut se prévaloir d'avantages que ne présentent pas les populations de St. Maurice, de Berthier, de Veuchères, etc.

Le voisinage de la ville de Québec a porté bon nombre de cultivateurs de Dorchester à ne s'occuper que de recueillir grandes provisions de foin qu'ils vendent à bonne composition aux voyageurs, aux chantiers, etc., et dont une partie est dépensée par les animaux de la ferme. Assurément ces braves gens-là trouveraient plus ample profit à faire de copieux jardinages, à cultiver les légumes, à élever du bétail qu'à faire du foin pour vendre. Les légumes sont fort peu cultivés en cette partie de la province. Les jardins sont peu recommandables. Cependant le fermier intelligent qui s'adonnerait à la culture des choux, des navets, des betteraves et qui les cultiverait sur une grande échelle, trouverait dans ces produits un aliment sain et productif pour les vaches à lait dont le produit est si avantageux dans le voisinage des villes, surtout en hiver. Cette pratique maintiendrait les bestiaux en meilleur état, leur produit serait plus abondant, leur chair plus succulente et l'engrais en serait moins dispendieux. Quoiqu'il en soit de ces avantages sur lesquels nous ne pouvons nous étendre, espérons qu'on les sentira en cette partie de la province et ailleurs aussi, — mais il faut tout attendre du temps.

On remarque dans la Pointe-Lévi, dans St. Nicolas, des fermes bien tenues. Ce n'est pas qu'il ne s'en rencontre pas dans les autres paroisses du comté, mais en celles-ci, elles sont un peu plus fréquentes et sur un pied qui commande davantage l'attention. Probablement l'exemple des riches propriétaires qui ont eu le loisir de se procurer des fermiers européens et de faire la dépense de mettre en

pratique d'autres plans, ont décidé quelques fermiers à laisser la routine. Les constructions, les abris sont généralement en bon ordre. Je voudrais pouvoir dire la même chose des chemins, qui pourtant vont s'améliorant, mais leur état réclame une attention exacte de la municipalité.

Puisque nous venons de mentionner la Pointe-Lévi, ne passons pas outre sans faire remarquer que la traverse, les chantiers, etc., attirent ici bon nombre de desœuvrés des autres paroisses circonvoisines. Que de bras perdus pour l'agriculture ! que de vigoureux jeunes gens on trouve sur la plage, oisifs, fainéants et occupés à chercher sans trouble l'occasion de faire fortune. S'ils voulaient se procurer aisance et confort, et se mettre à l'abri des misères que leur crée leur nonchalance ils iraient prendre possession des belles terres offertes ça et là à petite distance aux colonisateurs — ils iraient, moyennant bons gages, chez un honnête et actif fermier apprendre l'économie, l'industrie, etc., et connaître les agréments, les ressources, les profits de la vie agricole. Saluons en passant la bonne nouvelle que la Pointe-Lévi veut en finir avec les auberges. Ceci est d'un bon augure. Les citoyens de cette paroisse, en abolissant ces repaires de vices, vont se débarrasser de bon nombre de ces paresseux que le liquide attroupe dans les cantines de passage. Une meilleure ère va s'ouvrir pour la paroisse. De nouveaux bras vont être rendus à l'agriculture et à l'industrie. Du courage donc !

Je n'ai pas parlé de l'état du bétail, des céréales, etc., que fournit ce comté. Etant à peu près semblable à ce qui vient des comtés voisins, son produit pourra prêter matière à réflexion en d'autres circonstances. Passons à Bellechasse.....

RURICOLA.

Au Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada.

MONSIEUR, — En vertu d'une des résolutions passées par votre philanthropique Société, j'ai été nommé agent de votre inappréciable journal pour cette paroisse. Vous trouverez, ci-incluse, une liste de la souscription des anciens abonnés ainsi que les noms des nouveaux. Je souhaite que les autres paroisses en montrent autant et même plus en proportion de leur population. Je suis de plus autorisé par mes collègues, les Commissaires d'Ecole, à vous envoyer la faible contribution du journal, que

vous nous avez fait l'honneur de nous adresser. Je puis vous dire que c'est l'ouvrage qui commence la bibliothèque que nous avons projeté de former pour l'avantage de la jeune génération de notre paroisse.

Nous faisons des vœux pour la prospérité de votre Société, et nous soupirons après l'heureux jour où il lui sera donné d'établir une ferme-modèle, car alors le cultivateur aura le doux espoir que son fils, en s'instruisant, apprendra à ne pas dédaigner la profession de ses pères. Oui, monsieur, jusqu'à ce jour, à quelques exceptions près, par je ne sais quelle fatalité, le fils du cultivateur qui a étudié dans les collèges, a semblé n'être destiné que pour les professions dites libérales. Il est donc temps, grandement temps, que le fermier soit instruit de la grandeur de sa mission, de la science du cultivateur véritable et de sa position sociale. Oh! pour cela, ne cessez de l'encourager à se mettre à l'œuvre, en lui répétant cet axiome mémorable que vous avez si bien invoqué au commencement de votre entreprise: *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Et moi aussi, confiant dans le secours du ciel, j'ai la douce espérance de voir bientôt mon pays affranchi des droits seigneuriaux, favorisé d'une bonne agriculture à l'aide d'un excellent système d'éducation, et aller de pair en prospérité avec nos voisins, qui semblent croître et grandir en traversant les âges et en s'avancant dans la postérité.

Je suis, monsieur, avec reconnaissance pour vos services rendus à l'agriculture,

Votre dévoué serviteur,

JOSEPH FLAVIEN ARMAND,

Prés. des Commissaires d'Ecole.

St. Joseph de la Rivière des Prairies.

QUANTITÉ DE CHAUX APPLIQUÉE ORDINAIREMENT A LA TERRE.

La quantité de chaux vive employée en une fois, et le renouvellement plus ou moins fréquent de son emploi, doivent se régler sur la profondeur du sol, sur la quantité et la qualité de la matière végétale que le sol contient, et sur l'espèce de culture à laquelle il est soumis. Si la terre est humide ou mal égouttée, il faudra employer une plus grande quantité de chaux pour produire le même effet, et en renouveler plus souvent l'emploi; mais si le sol est mince, il faudra moins de chaux pour imprégner complètement le tout, que quand la charrue peut descendre à la profondeur de huit ou dix

pouces. Sur les anciennes terres à pacage, où l'herbe tendre végète dans deux ou trois pouces de sol seulement, l'application plus fréquente d'une légère couche à la surface, paraît être la pratique la plus raisonnable, bien que quand on met pour la première fois, ou qu'on remet un terrain en pacage, une épaisse couche de chaux soit souvent indispensable.

Dans les champs qu'on laboure, la chaux doit être appliquée en plus grande quantité à la fois et moins souvent, parce que le sol à travers lequel les racines pénètrent doit nécessairement avoir plus de profondeur, et que la tendance à descendre au-delà de la portée des racines est contrecarrée généralement par un labour fréquemment répété. Là où la matière végétale abonde, on peut employer utilement beaucoup de chaux, et les bons effets s'en font remarquer sur les sols argileux et serrés, après qu'ils sont ressuyés. Sur les terres légères, où ni l'humidité ni la matière végétale ne se présentent en quantité suffisante, il n'est pas aussi utile d'employer à la fois beaucoup de chaux, et il est à propos de ne l'appliquer à ces sortes de terres que mêlée à d'autres substances.

En faisant usage de grandes doses de chaux, on altérera considérablement la composition chimique du sol. Les meilleurs sols contiennent généralement de la chaux, en plus ou moins grande quantité; mais ce qu'on en ajoute ordinairement au sol, constituera à peine, après y avoir été bien mêlé, un centième de son poids total. Il faut environ 400 boisseaux (12 à 15 tonneaux) de chaux vive, par acre, pour qu'il soit ajouté à un pour cent de chaux à un sol de douze pouces de profondeur. Si cette quantité n'était mêlée qu'à six pouces de profondeur, elle formerait deux centièmes, ou un cinquantième du sol.

Bien que le mode d'après lequel la chaux est appliquée au sol, la quantité appliquée à la fois, et l'intervalle entre une application et une autre, soient sujets à varier, néanmoins, en Angleterre, du moins dans les endroits où l'on peut avoir de la chaux à des prix raisonnables, la quantité moyenne est de 7 à 10 boisseaux par année.

Les changements les plus apparents produits par la chaux sont, sur les pâturages des herbes plus fines, plus douces, plus serrées et d'une qualité plus nutritive; sur les terres labourées, l'ameublissement, ou

l'amélioration de la texture des argiles dures des moissons plus abondantes d'une meilleure qualité, et plus hâtives, comparativement parlant, que celles qu'on recueille sur des terres où l'on n'a jamais mis de chaux.

Mais ces effets diminuent graduellement, d'année en année, jusqu'à ce que le sol soit revenu à peu près à son premier état. En analysant le sol, lorsqu'il est parvenu à cet état, on trouve que la chaux qu'on y avait appliquée a presque entièrement disparu. Il faut alors y remettre de la chaux, ou s'attendre à n'avoir que des récoltes chétives, qui ne dédommageront pas des frais de leur culture.

Cette disparition de la chaux provient de différentes causes:

1. *La chaux s'enfonce naturellement*, plus lentement peut-être dans les terres arables que dans les pâturages ou les prairies, parce que la charrue la ramène continuellement à la surface; mais dans les terres labourées même, elle descend finalement au-delà de la portée de la charrue; de sorte qu'il faut remettre de la chaux sur le sol, ou ramener à la surface, au moyen d'un labour plus profond, celle qui s'y trouvait déjà.

2. *Les récoltes pompent et emportent du sol une portion de sa chaux.* Ainsi, les récoltes suivantes, y compris le grain et la paille, ou les sommets des bulbes, emportent respectivement:

	De chaux.
25 minots de blé, environ	13 lbs.
40 " d'orge, "	17
50 " d'avoine, "	22
20 tonneaux de navets "	118
8 " de patates, "	40
2 " de trèfle rouge, "	77
2 " de faux seigle, "	30

Les quantités ci-dessus ne sont pas constantes, et une grande partie de la chaux est sans doute rendue à la terre par les pailles, les feuilles et l'engrais; mais la terre ne laisse pas d'éprouver une grande diminution de la cause sus-mentionnée.

JONSON, *Chimie Agricole.*

ENGRAIS TOURBIER DE M. FLEMING.—On a suggéré plusieurs modes pour l'emploi de la tourbe de marais, comme d'y mêler de la chaux, du sel et d'autres substances, pour en faciliter la fermentation. La substance qui réussit le mieux, à ma connaissance, est celle qui a été employée avec beaucoup d'avan-

tage sur la ferme de M. Fleming, de Barochan. Cet engrais artificiel se compose de :

Seieure de bois ou terre mousseuse,.....	40 boisseaux.
Résine de charbon de bois,.....	20 gallons.
Poudre d'os,.....	7 boisseaux.
Sulfate de soude,	1 quintal.
Sulfate de magnésie,.....	1½ "
Sel commun,.....	1½ "
Chaux vive,.....	20 boisseaux.

Ces matières sont mêlées ensemble et mises en un tas, et après que ce tas a chauffé et fermenté, l'engrais artificiel est prêt à être employé. Ce mélange, comparé au fumier de basse-cour et au guano, a donné, sur le foin et les navets:—

	Produit.	Cout.
Rien,.....	416 tonneaux.	
Guano, 3 quintaux,.....	752 "	£1 10 0
Engrais artificiel, 4 boiss.,.....	761 "	1 0 0

	Produit.	Cout.
Fumier de basse-cour, 28 ver.,	26 tonneaux.	
Guano, 5 quintaux,.....	18 "	£2 10 0
Engrais artificiel, 64 boiss.,.....	29 "	1 11 0

D'après ces résultats, cet engrais composé est supérieur même au guano. Les expériences demandent néanmoins à être répétées, et les résultats varieront, sans doute, d'après la nature de la terre et de la récolte auxquelles l'engrais sera appliqué.—*Id, Ibid.*

MANIERE DE DECOUVRIR L'ADULTERATION DU THÉ.—Les Chinois mêlent souvent aux feuilles du thé celles d'autres arbrisseaux. On découvre aisément la fraude, en mettant dans une infusion de thé un grain et demi de sulfate de fer (vitriol vert). Si l'infusion est de véritable thé vert, la solution placée entre l'œil et la lumière produit une teinte d'un bleu pâle; si elle est de thé bou, la solution est de couleur blanc tirant sur le noir; mais s'il y a adultération, elle offre toutes les couleurs, jaune, vert, noir, etc.—*Desmaret's Chemie Recreative.*

Le thé, pris fort et en grande quantité, produit l'exhilaration, un sentiment indéfinissable de légèreté du corps comme si l'on touchait à peine la terre des pieds, et l'agrandissement apparent de tous les objets qu'on a sous les yeux. Pris avec excès, il produit l'horreur mentale, une crainte insurmontable de mort subite, et des accès d'asphyxie.—*Cabinet Cyclopedia.*

L'esprit se rétrécit à mesure que l'âme se corrompt.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES À MONTRÉAL DURANT LE MOIS DE FEVRIER, 1850, AVEC DES REMARQUES SUR LES CHANGEMENTS DE L'ATMOSPHÈRE,

PAR L. A. HUGUET LATOUR,

Membre des Sociétés d'Histoire Naturelle, d'Horticulture de Montréal, d'Agriculture du Bas-Canada, etc.

Date.	Lune.	Jours.	Thermomètre.						Baromètre.			Direction des vents.			Variation de l'atmosphère.			Remarques.				
			8 h. A.M.	1 h. P.M.	6 h. P.M.	8 h. A.M.	1 h. P.M.	6 h. P.M.	8 h. A.M.	1 h. P.M.	6 h. P.M.	8 h. A.M.	12 h. MIDI.	6 h. P.M.	beau.	pluie.	neige.	grêle.	tonn.	éclai.		
1		Vendredi.....	22	23	15	30,60	30,14	30,17	E.	E.	E.	nuag.	clair	clair	1		
2		Samedi.....	0	10	11	30,05	29,89	29,82	E.	E.	E.	nuag.	neige	neige	1	...			
3		à 8 h. 21 m. du soir.....	12	15	9	2,26	29,26	29,32	N.	O.	O.	neige.	neige	nuag.	1	...			
4		Lundi.....	-9	-2	-12	30,00	30,02	30,08	O.	O.	O.	clair	clair	clair	1	1			
5		Mardi.....	-13	-4	-15	39,37	39,33	39,45	O.	O.	O.	clair	clair	clair	1	1			
6		Mercredi.....	-18	-4	-10	35,54	39,53	39,62	N. O.	N. E.	N. E.	nuag.	clair	clair	1	1			
7		Jeuil.....	-2	10	8	30,14	30,29	30,21	N. E.	N. E.	N. E.	nuag.	neige	couv.	1	1			
8		Vendredi.....	11	23	25	30,60	29,78	29,79	E.	S. E.	S. E.	couv.	couv.	pluie	1	1			
9		Samedi.....	32	39	39	29,60	29,45	29,48	S.	S.	S.	pluie	pluie	nuag.	1	1			
10		Dimanche.....	35	36	27	29,08	29,76	29,10	S. O.	O.	O.	pluie	pluie	nuag.	1	1			
11		Lundi.....	26	27	25	29,12	29,29	29,29	O.	O.	O.	neige.	nuag.	nuag.	1	1			
12		à 1 h. 35 m. du matin.....	22	27	20	29,65	29,77	29,80	O.	O.	O.	neige.	nuag.	nuag.	1	1			
13		Mercredi.....	17	26	18	29,09	29,92	29,90	O.	S. O.	S. O.	nuag.	clair	nuag.	1	1			
14		Jeuil.....	13	24	17	29,70	29,41	29,49	N.	N.	N.	nuag.	nuag.	neige	1	1			
15		Vendredi.....	29	30	27	28,02	29,08	29,10	N.	N.	N.	neige	neige	nuag.	1	1			
16		Samedi.....	7	19	18	29,70	29,71	29,72	N.	N.	N.	nuag.	clair	nuag.	1			
17		Dimanche.....	17	33	24	29,71	29,50	29,51	S.	S.	S.	clair	clair	clair	1			
18		Lundi.....	31	42	28	29,48	29,36	29,40	S. O.	S. O.	O.	nuag.	nuag.	neige	1	1			
19		à 3 h. 18 m. du soir.....	32	32	24	29,44	29,46	29,50	N. O.	N. O.	N.	neige	nuag.	nuag.	1	1			
20		Mercredi.....	8	23	20	29,60	29,51	29,55	N.	S. O.	S.	nuag.	nuag.	nuag.	1	1			
21		Jeuil.....	23	30	32	29,19	29,37	29,49	E.	O.	O.	neige	nuag.	nuag.	1	1			
22		Vendredi.....	6	17	15	30,08	30,14	30,14	O.	O.	O.	clair	clair	clair	1			
23		Samedi.....	-2	20	17	30,24	30,10	30,12	O.	S. O.	O.	clair	clair	clair	1			
24		Dimanche.....	26	31	28	29,90	29,68	29,70	O.	S. E.	S. E.	clair	clair	nuag.	1	1			
25		Lundi.....	39	34	29	29,19	29,13	29,20	S. E.	O.	O.	neige	pluie	couv.	...	1	1	1	1			
26		à 7 h. 6 m. du matin.....	33	44	31	29,32	29,30	29,42	O.	O.	O.	clair	clair	clair	1	1			
27		Mercredi.....	29	29	27	29,60	29,69	29,79	O.	O.	O.	nuag.	clair	clair	1	1			
28		Jeuil.....	4	15	17	29,97	29,84	29,80	E.	N. E.	N. E.	clair	clair	nuag.	1	1			

COMPARAISON DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES À MONTRÉAL DURANT LE MOIS DE FEVRIER, POUR LES CINQ DERNIÈRES ANNÉES.

Années.	Thermomètre.		Baromètre.		Vents.							Atmosphère.					
	Maximum	Minimum.	Maximum.	Minimum.	%	N.	E.	S.	S.O.	O.	N.O.	beau.	pluie.	neige.	grêle.	tonn.	éclai.
1846	38 le 3	-16 le 1	30,69 le 10	29,08 le 3	11	28	1	...	1	10	21	12	16
1847	36 le 5	-8 le 1	30,96 le 3	29,46 le 21	10	14	7	1	40	12	14
1848	53 le 23	-9 le 28	30,28 le 13	29,00 le 5	14	6	...	1	3	5	38	18	17
1849	42 le 28	-17 le 17	30,50 le 21	29,24 le 9	35	2	11	3	C	4	17	9	13	1	15
1850	41 le 26	-18 le 6	30,62 le 6	29,02 le 15	14	5	9	3	10	6	31	11	4	16

COMPARAISON DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES À MONTRÉAL DURANT LE MOIS DE JANVIER, POUR LES CINQ DERNIÈRES ANNÉES.

Années.	Thermomètre.		Baromètre.		Vents.							Atmosphère.					
	Maximum	Minimum.	Maximum.	Minimum.	%	N.	E.	S.	S.O.	O.	N.O.	beau.	pluie.	neige.	grêle.	tonn.	éclai.
1846	46 le 25	-12 le 15	30,44 le 23	29,39 le 2	22	22	9	3	14	23	18	12	4	1	...
1847	37 le 5	-12 le 18	30,52 le 17	29,16 le 7	8	7	3	3	4	44	17	10	21	8	...
1848	40 le 3	-23 le 11	30,50 le 24	29,15 le 3	12	10	2	2	3	12	5	28	21	12	13	10	...
1849	38 le 14	-17 le 19	30,71 le 19	29,20 le 26	20	1	4	1	2	32	27	16	14	4	1
1850	42 le 25	-2 le 31	30,37 le 31	29,23 le 27	31	6	10	7	5	27	7	13	7	5	...

Journal d'Agriculture

ET

TRANSACTIONS

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

MONTREAL, MARS, 1850.

Savoir et pouvoir sont synonymes, à ce qu'on nous dit constamment, et à ce que nous croyons; mais pour les agriculteurs, il y a une sorte d'instruction plus nécessaire que ce qu'on entend quand on dit que savoir est pouvoir, ou connaissance puissance. Le savoir enseigné dans les écoles peut être pouvoir jusqu'au point où il va, mais il ne donnera pas au fermier le pouvoir qui lui est le plus nécessaire pour être en état de cultiver et de conduire sa ferme de la meilleure manière et pour son plus grand avantage. Un savoir utile est celui dont le cultivateur a besoin, et ce savoir doit comprendre toutes les connaissances nécessaires pour le mettre parfaitement au fait de sa profession, et pour le rendre capable de s'acquitter dignement des emplois que le gouvernement ou le pays pourrait lui confier. C'est là l'instruction qui donnerait à l'agriculteur de la puissance, et celle à laquelle il a droit, s'il est taxé et paic pour l'avoir. De quel prix, nous le demanderons, ne seraient pas pour le pays une douzaine de jeunes gens sortant de l'école bien instruits, et bien versés dans la théorie et la pratique de l'agriculture, qui s'établiraient sur des terres à la campagne, pour donner l'exemple à tous ceux qui les entoureraient, comparés à une douzaine de jeunes gens instruits pour ce qu'on appelle les "professions savantes," laissant l'école et s'établissant dans les cités, les villes et les villages, comme médecins, avocats, notaires ou politiques. Nous ne répondrons pas à cette question, mais nous la laisserons à la considération d'autres personnes. Si le savoir donne le pouvoir, la

classe agricole a droit à une sorte de savoir capable de lui donner le pouvoir d'agir pour son plus grand avantage, comme pour celui de toute la société. L'éducation convenable à un négociant, à un avocat ou à un médecin, n'est pas tout ce qui est nécessaire à un agriculteur, ou du moins n'est pas seule celle qui lui convient le mieux. On ne peut pas s'attendre, dans les circonstances actuelles, à ce que les jeunes gens puissent recevoir dans les écoles toute l'instruction qui serait nécessaire, pour en faire de bons agriculteurs, parce qu'il n'y a pas présentement des instituteurs en état de leur donner cette instruction, non plus que des fermes-modèles où ils puissent voir la pratique de l'agriculture en opération, mais il serait facile d'introduire dans toutes les écoles de campagne des livres convenables sur la science et l'art de l'agriculture, pour être lus par les fils des cultivateurs, et leur donner d'avance quelque idée de la profession qui doit être leur état de vie. Ce qui paraît le moins convenable dans le présent système, c'est que toute la tendance de l'éducation de la population rurale est de les rendre propres à toute autre affaire plutôt qu'à celle de l'agriculture. Qu'on parcoure leurs livres d'école et l'on verra que toutes les histoires qui se trouvent dans ces livres, de personnes qui ont acquis de la renommée, des richesses et de la gloire, ont été de tout état, excepté celui de l'agriculture. La lecture que fait l'enfant le porte à préférer l'état ou la profession où il conçoit qu'il lui sera plus aisé d'acquérir des richesses ou des honneurs, qu'en demeurant sur la terre de son père. Il ne trouve jamais dans ses lectures qu'un agriculteur soit devenu un grand général; un amiral ou un homme d'état renommé, ait acquis d'aussi grandes richesses que des marchands ou des manufacturiers, ou soit parvenu aux postes élevés où arrivent souvent les gens de profession. Ce sont là des objets qui lui paraissent mériter qu'il fasse des efforts pour les obtenir, et il méprise en conséquence la profession de cultivateur, qui ne paraît pas lui

offrir les mêmes chances de succès. Les cultivateurs deviennent rarement auteurs, et c'est sans doute une des causes qui font qu'on ne trouve presque rien dans les livres d'école qui soit en faveur de l'agriculture, ou qui y ait rapport. On dit voir là une étrange incon séquence, si l'on considère que l'agriculture est le premier et le plus utile des arts, un art devenu nécessaire à l'existence de l'homme. Tant que ce système continuera, il sera difficile aux agriculteurs de se perfectionner dans leur art, et il ne se montre encore aucun symptôme d'un désir de procurer à la population rurale une éducation plus convenable et plus utile. En revenant si souvent sur ce sujet, que nous regardons comme d'une importance vitale, non seulement pour les agriculteurs, mais encore pour toutes les classes, nous ne sommes mû que par l'idée que nous manquerions à notre devoir si nous négligions de le faire, jusqu'à ce qu'on commence à se mettre à l'œuvre. On ne gagnera rien, on ne parviendra à rien d'utile, en se laissant persuader que l'agriculture du Bas-Canada est dans un état d'amélioration progressive, puisque la persuasion serait erronée. Il y a eu, indubitablement, des améliorations partielles, ou locales, mais sur un plan trop peu étendu pour assurer le degré de prospérité générale auquel le pays est capable d'atteindre. Nous ne pouvons rendre un plus grand service à notre pays qu'en nous efforçant de trouver quels sont les obstacles qui empêchent qu'il ne soit florissant, et de chercher ensuite à faire disparaître ces obstacles, par tous les moyens qu'il nous est permis d'employer. "Savoir est pouvoir;" mais pour le cultivateur, il faut que ce savoir comprenne la connaissance de sa profession. C'est à quoi on ne fait peut-être pas assez d'attention. Quand les jeunes gens cessent de fréquenter les écoles, si l'on en veut faire des hommes de profession, des marchands ou des artisans, on les met en apprentissage chez des gens capables de les instruire dans la profession, le négoce ou l'art auquel on les

destine. Il n'en est pas ainsi du fils du cultivateur; en laissant l'école, où il n'a rien appris concernant sa profession, il ne va pas ordinairement en apprentissage chez une personne en état de l'instruire de la meilleure manière, mais il retourne à la mai-son paternelle pour pratiquer l'agriculture comme son père la pratique, peut-être d'une manière très imparfaite. S'il en est autrement, et que son père soit en état de l'instruire, il est probable que ce qu'il a lu et appris à l'école lui a inspiré du dégoût pour la vie laborieuse des champs, et qu'il est disposé à chercher à faire fortune au moyen de quelque autre emploi qui lui épargnera un travail dur, et lui procurera des richesses et des honneurs, de même qu'il est arrivé à quelque autre dont il a lu l'histoire à l'école.

Nous ne devons pas oublier de mentionner qu'un membre très respectable du clergé catholique nous a informé qu'il fait en sorte de donner trois lectures par semaine sur l'agriculture, dans son collège. C'est là un exemple digne de tout éloge, et qui serait un bien incalculable, s'il était imité généralement dans le pays. Nous aurions désiré qu'il nous fût permis de nommer le monsieur qui a commencé à faire une chose si nécessaire, et si capable d'avancer et de faire prospérer notre économie rurale.

RAPPORT D'AGRICULTURE POUR FÉVRIER.

Le commencement du mois a été extrêmement froid, la température étant tombée à 22° au-dessous de zéro, et ayant continué à être basse pendant plusieurs jours. Il est tombé de la neige plusieurs fois, durant le mois, et la quantité qu'il y en avait déjà s'est trouvée beaucoup augmentée. Le froid a été beaucoup plus intense à Québec qu'à Montréal (29° au-dessous de zéro), et la neige y couvre la terre à une grande épaisseur; mais la chose n'est pas à regretter, car la terre s'en trouvera mieux et sera plus à l'abri du froid. Les animaux de toutes sortes, qui se trouvent

exposés à un très grand froid, ont besoin de plus de nourriture pour être tenus en bon état, que si le temps était plus doux, et c'est à quoi les cultivateurs doivent faire attention, s'ils ne veulent pas que leurs animaux dépérissent. S'ils ont assez de foin à leur donner, ils ne peuvent rien faire de mieux, mais s'ils les nourrissent à la paille, ils doivent y ajouter journellement un peu d'avoine, pour les maintenir en état de santé et d'embonpoint. Ce grain passe pour produire un grand degré de chaleur chez les animaux qui en sont nourris, et pour les engraisser promptement. Si l'avoine est mouline entière et donnée dans un breuvage chaud, elle aura un meilleur effet que si elle était donnée en grain ; mais d'une façon ou d'une autre, les animaux s'en trouveront bien. On nous a dit que la paille ou le foin haché, donnée aux bêtes à cornes et aux moutons, tend à leur resserrer les entrailles. Nous ne pouvons parler par expérience de ce mode d'entretien ; mais nous savons qu'en Angleterre on ne donne jamais de paille hachée que mêlée avec des navets, ou sans avoir répandu dessus de la graine de lin bouillie ; ce procédé prévient toute irrégularité dans les entrailles. Quant aux chevaux, le foin ou la paille coupée n'est pas aussi sujette à leur déranger les boyaux ; mais il est toujours prudent de ne leur en donner qu'en y mêlant, au moins de temps à autre, des racines ou quelque breuvage chaud. Il est d'une très grande importance que les animaux de toutes sortes n'aient pas le ventre dérangé, trop resserré ou trop lâche, car le dérangement est très dangereux ; et lors même que les animaux n'en meurent pas, ils en souffrent toujours beaucoup, et sont détériorés par le traitement même qu'il faut employer pour les sauver. En donnant aux bestiaux le soin nécessaire, on les maintiendra en santé, et l'on s'épargnera beaucoup de peine et de perte. Des étables chaudes, une nourriture saine et suffisante et de l'eau pure en abondance, sont ce que demande le bétail en hiver, comme en

été, un bon pacage, de l'abri et de l'eau pure abondamment. Si à ces soins on ajoute la précaution de donner de temps en temps aux animaux du sel et un peu de nitre (sulfate), on ne pourra pas en perdre beaucoup par maladie ; en fait, nous croyons qu'on en perdrait en moindre proportion que dans les Iles Britanniques. Nous savons qu'il meurt ici par fois, en été, des animaux, généralement en conséquence, à ce que nous croyons, de ce qu'on les fait paître, par un temps très sec et très chaud, dans des prés dont l'herbe est sèche et presque brûlée, et où il n'y a pas assez d'eau bonne à boire, ni d'abri suffisant contre l'ardeur du soleil. On prétend que l'herbe desséchée que broutent alors les animaux n'est pas susceptible d'être digérée suffisamment dans leur estomac ; d'où résultent le dérangement de ce viscère, l'inflammation des entrailles, et la mort ; si l'on ne recourt pas promptement aux remèdes applicables au cas. Il est au pouvoir du cultivateur de diminuer, sinon de faire disparaître entièrement les causes de ces pertes, en faisant passer les bestiaux dans des pâturages moins secs et plus convenables, dans la chaude saison, et en leur procurant de l'eau abondamment, et un abri contre les rayons brûlants du soleil. Nous connaissons par expérience les résultats du soin ou de la négligence, à cet égard, et ce qui peut causer ou prévenir la maladie des animaux. C'est surtout sur un sol sec, sablonneux ou calcaire, que l'herbe se dessèche, en été, et devient préjudiciable aux bestiaux. Il en est tout autrement, quand la pâture ou le fourrage est bien conditionné. Toutes ces choses méritent attention, et nous croyons que si elles ne sont pas négligées, peu de fermiers auront à se plaindre d'avoir perdu des animaux par maladie.

Récoltes de Racines.— Ces récoltes sont regardées, dans les Iles Britanniques, comme la base de l'économie rurale ; mais vu la grande différence de climat, on ne pourrait pas cultiver ici des racines dans la même proportion,

avec profit. La difficulté de serrer des racines de manière à les conserver en bon état durant l'hiver, ne nous permettra pas d'en cultiver une grande quantité pour la nourriture des bestiaux. Sans doute ceux qui ont de bonnes caves, ou de bons caveaux, etc., peuvent en recueillir à proportion des moyens qu'ils ont de les préserver saines ; mais nous ne conseillerions jamais à ceux qui n'ont pas ces moyens d'encourir de grandes dépenses pour la culture de racines qui pourriront l'hiver, pour n'avoir pas été serrées convenablement. La cave, ou la voute doit être spacieuse et telle que la chaleur ne s'y élève pas à beaucoup plus de 32° de Fahrenheit. Si la température est beaucoup au-dessus de 32°, les racines chaufferont et pourriront, et si elle est au-dessous, elles seront endommagées par la gelée. Dans quelque température qu'on les tienne, les navets, les carottes et les autres racines qui renferment beaucoup d'eau seront endommagées par leur propre pesanteur, si on les met ensemble en trop grande quantité, et c'est pourquoi il est plus aisé de conserver les patates l'hiver, vu qu'elles sont moins sujettes à souffrir de la chaleur, dans les caves, si elles ont été encaevées en bon état. La maladie qui a attaqué les patates dernièrement empêchera d'en cultiver pour l'entretien du bétail. Les carottes et les panais sont peut-être les racines qui se conservent le mieux, après les pommes de terre, pourvu qu'elles n'aient pas été encaevées en tas trop épais ou dans une cave trop chaude. Elles se conserveront très bien aussi dans le sol où elles ont crû, s'il est sec, jusqu'au printemps, et elles serviront alors opportunément à la nourriture des bestiaux. Le navet de Suède et le mangel-wurzel sont les racines qui se conservent le mieux ensuite, pendant l'hiver, pourvu toujours qu'ils ne soient pas mis en morceaux ou en tas trop épais. Quiconque a de l'expérience dans ces matières comprendra combien il est nécessaire de prendre ces précautions pour

empêcher la perte des récoltes de racines, durant l'hiver. Il est pénible et très domageable, de voir des racines légumineuses se perdre et n'être plus bonnes qu'à faire du fumier, après ce qu'ont coûté leur culture et leur encaevement. On peut sans beaucoup de peine conserver les racines jusque vers le 1er de janvier, pour être données aux bestiaux jusqu'à cette époque, et épargner ainsi d'autre fourrage pour le milieu et la fin de l'hiver. On pourrait alors leur donner de l'avoine, de l'orge ou du blé-d'Inde moulu, et l'un de ces grains leur vaudrait mieux, dans les grands froids, que des légumes crus. De la graine de lin broyée donnée de temps en temps, mêlée avec ces grains ou autres, aurait l'effet d'entretenir les animaux en bon état. Il faudrait aussi leur donner un peu de sel régulièrement, mais non en assez grande quantité pour leur lâcher les entrailles ; ce qui est pernicieux pour les animaux, et particulièrement pour ceux qui sont tenus à l'étable. L'avoine, l'orge ou le blé-d'Inde moulu formera une nourriture aussi peu coûteuse et aussi convenable pour la partie la plus froide de l'hiver, que quelque autre que ce soit. Il n'y faudra pas autant de soins que pour les racines, et le fumier des animaux nourris de grain, ou de graine de lin, vaut beaucoup mieux pour le sol que celui qui provient de végétaux. On pourra objecter à ce plan que les terres ne peuvent être tenues nettes et en bon état de fertilité, sans récoltes de racines proportionnées à celles des grains. Nous ne pouvons être de l'avis de ceux qui font cette objection, car nous sommes persuadé qu'on peut tenir les terres nettes au moyen du gubret d'été, et en semant des pois, des haricots, de la vesce, du maïs et du trèfle. Nous ne prétendons pas que ce système soit supérieur au plan anglais de semer des navets et d'autres racines, mais nous concevons qu'il est le plus convenable à notre climat et aux circonstances où nous nous trouvons. Comme nous

l'avons remarqué plus haut, ceux qui sont en état de produire des récoltes de racines, de les conserver saines, l'hiver, et d'en nourrir leur bétail avec avantage, ne peuvent mieux faire que de continuer à en cultiver. Ce n'est que pour épargner des pertes et des contretens à ceux qui ne se trouvent pas dans des circonstances aussi favorables, que nous croyons nécessaire de leur offrir ces suggestions, et de leur indiquer des moyens d'améliorer leurs terres, dans le cas où ils ne seraient pas en état de le faire d'après le système anglais de récoltes de racines proportionnées à celles des grains. Il n'y a pas cependant de fermier qui ne doive cultiver des racines proportionnement au moyen qu'il a de les préserver saines jusqu'à ce que son bétail ait fini de les consommer. On ne peut que décourager de faire des améliorations en agriculture, quand on recommande des systèmes nouveaux, par la seule raison qu'ils ont été adoptés avec succès dans d'autres pays, et sans examiner s'ils sont convenables ou non au pays que nous habitons : ceux qui adoptent ces systèmes, d'après une telle recommandation, et qui n'y trouvent pas leur compte, sont eux-mêmes découragés d'abord, et ce qui leur arrive de préjudiciable retarde un progrès qui serait utile et avantageux. Il est donc nécessaire d'user de beaucoup de précaution et de prudence en recommandant aux cultivateurs un plan nouveau quelconque, et il n'y a que des hommes parfaitement au fait de la théorie et de la pratique de l'agriculture qui puissent sans danger prendre sur eux de recommander des changemens importants. On blâme souvent à tort les cultivateurs qui ne s'empressent pas d'adopter tout perfectionnement imaginaire qui leur est proposé ; car souvent ces prétendus perfectionnemens ne sont pas praticables, ou ne seraient pas adoptés avantagusement. Le champ des amélioration est néanmoins si vaste, qu'il serait possible d'en adopter plusieurs sans danger

ou incertitude, quant aux résultats, pourvu qu'on le fit judicieusement. On pourra regarder ces remarques comme une digression, ou un hors-d'œuvre, dans un Rapport Agricole ; mais comme, dans cette saison de l'année, il n'y a rien à dire de l'état des moissons, et qu'il y a du temps pour lire et réfléchir, nous nous flattons que ce que nous soumettons présentement à la considération des agriculteurs, ne laissera pas d'avoir quelque influence même sur les récoltes de cette année, ainsi que sur leur valeur.

Amélioration des vieilles Prairies.—Très souvent il paraît y avoir de l'inconvénient à labourer d'anciennes prairies, dans le but d'améliorer la qualité et d'augmenter la quantité de l'herbe qui y croît, et les cultivateurs désireraient y parvenir sans labourer. Il est souvent possible d'y réussir, particulièrement quand l'herbe n'est pas mêlée de beaucoup de mousse ; mais quand il y a beaucoup de mousse, il n'est guère possible d'améliorer l'herbage et de faire une bonne prairie, sans un labourage régulier. L'épandage d'une épaisse couche de chaux à la surface aurait un bon effet, et en renouvelant la couche de chaux, on ferait probablement disparaître toute la mousse, mais on ne ferait pas une bonne prairie sans semer de nouveau de la graine de foin. Nous avons essayé d'améliorer de vieilles prairies, en les couvrant d'engrais artificiel ou autre, en hersant bien la terre, y semant du mil ou du trèfle, et y faisant passer une herse à bûisson ou un rouleau. Cette méthode nous a bien réussi, et l'herbe pour prairie s'en est trouvée beaucoup améliorée. L'opération devrait se faire d'aussi bonne heure que possible, au printemps, lorsque la neige disparaît, pour permettre à l'herbe de lever avant le commencement de la chaleur. Les terres sur lesquelles l'engrais aurait été répandu l'automne précédent se trouveraient dans un meilleur état de préparation pour recevoir la graine de foin, au commencement

du printemps, après un bon hersage. Quand la terre ne reçoit la couche d'engrais que le printemps, il est difficile de faire l'ouvrage d'assez bonne heure dans cette saison, pour empêcher que le sol ne soit coupé par les pieds des chevaux et les roues des voitures. En faisant attention aux bonnes occasions qui se présentent, le matin et le soir, quand il arrive que la terre est gelée, on pourrait couvrir un grand espace de terre d'engrais superficiel, en peu de temps, sans endommager la surface du sol. L'ouvrage se ferait plus promptement, si l'engrais avait été transporté de la basse-cour sur le champ, pendant l'hiver, et mis en tas à des distances convenables. Les prairies formées d'abord convenablement, et bien ensemencées de mil et de trèfle, pourraient être entretenues en bon état, pendant plusieurs années, au moyen d'une fumure superficielle renouvelée tous les deux ou trois ans. L'observation et l'expérience nous ont convaincu que la fumure superficielle des prairies est une des manières les plus avantageuses d'appliquer de l'engrais au sol. Elle augmente considérablement la quantité du fourrage, sans le coût et l'incertitude des récoltes de racines ou de grains, et la terre est tenue dans un état de préparation pour le labour, si le fermier y veut faire croître d'autres récoltes. Les prairies suffisamment égouttées et fumées ne sont pas sujettes à se couvrir d'herbes nuisibles ou de peu de valeur. Dans tous les bons systèmes d'économie rurale, les bonnes prairies et les bons pâturages sont regardées comme les parties les plus précieuses de la ferme. En fait, toutes les améliorations y sont faites dans la vue de pouvoir réserver assez de terre en bon état pour prairie et pacage; mais nous regrettons d'avoir à dire que ce n'est pas toujours le cas en Canada.

On peut avoir ici des prairies aussi productives qu'en aucun autre pays, et quant à la qualité du foin que fait le mil, nous n'avons rien vu ailleurs qui l'égalât. La

plus grande partie du foin qui se vend sur le marché de Montréal, est supérieur, à tous égards, à ce que nous avons vu sur ce continent, ou dans tout autre pays. Certain de ce fait, nous ne pourrions sans inconséquence trouver à redire au sol ou au climat de ce pays, parce que la bonne qualité du foin, produit en abondance, est un indice sûr d'un bon sol et d'un climat favorable. Quand le foin est bon, le pâturage doit l'être aussi, et quand l'un et l'autre sont bons et abondants, qu'est-ce qui empêcherait que les animaux de ferme de toutes sortes ne fussent nombreux et en bon état; et quand les bêtes à cornes et à laine sont telles, qu'est-ce qui empêcherait que les récoltes ne fussent belles et abondantes? Il est possible de recueillir de bonnes récoltes sur un sol pauvre bien cultivé et engraisé, mais il n'est pas aussi facile de faire d'un tel sol une bonne prairie ou un bon pâturage. Les bons pâturages et les bonnes prairies sont avantageuses dans tous les pays, et là où l'on peut en avoir, il ne peut pas exister d'obstacle sérieux à l'introduction d'un bon système d'économie rurale, provenant du sol ou du climat. Tous les cultivateurs expérimentés en viendront à cette conclusion, et attribueront l'état arriéré de notre agriculture à sa vraie cause, et non à quelque inconvénient de climat ou de sol.

Le lin et le chanvre sont encore des articles qui pourraient être cultivés ici avec profit pour la graine et la fibre, s'il y avait des moulins pour préparer la fibre, soit pour exportation, soit pour consommation domestique. Depuis vingt ans, nous recommandons la culture de ces plantes, et suggérons, comme moyen d'encouragement, que des moulins devraient être érigés, soit par le gouvernement, soit par des particuliers, pour préparer la fibre du chanvre; mais nos recommandations et nos suggestions ont été faites jusqu'à présent en pure perte, et nous pensons qu'il serait parfaitement inutile de remettre encore le sujet sous les yeux du

public. L'érection d'un moulin là où il y aurait une chute d'eau suffisante, ne coûterait peut-être pas beaucoup plus de cent livres, courant. On pourrait construire un moulin à chevaux, sur le plan des moulins à battre, et qui ne coûterait pas davantage. On ne cultivera pas ces plantes avant d'être certain d'en vendre la récolte, après qu'elle aura séché sur le terrain. Si la vente du lin et du chanvre était assurée, il y en aurait bientôt en abondance. Nous avons dit, il y a quelque temps, qu'en France, en Hollande et en Belgique, le lin séché sur le champ se vend d'environ £2 10s. à £3 le tonneau, après que le cultivateur en a ôté la graine. Il nous a été dit que dans l'Etat de New-York, le lin se vend, lorsqu'il a été de même séché sur le champ, et que le producteur en a ôté la graine, environ dix piastres le tonneau, et que les acheteurs de ce lin faisaient un joli profit. Que ce soit une récolte lucrative pour le cultivateur qui en obtient ce prix, on n'en peut pas douter, et il lui reste en outre la graine, qu'il peut vendre ou faire manger à son bétail. Pourquoi n'aurions-nous pas ici des moulins, et ne cultiverions-nous pas le lin et le chanvre, comme on fait dans les Etats voisins? Le sol et le climat sont *plus favorables* à ces plantes qu'en aucun endroit des Etats-Unis. Nous n'avons pas encore vu en Canada un arpent de terre cultivé convenablement pour la production du lin, mais cultivons-le seulement comme on le cultive en Irlande, en Hollande et en Belgique, et nous en aurons des récoltes aussi abondantes que dans ces pays. Pour la production du chanvre et du lin, la terre demande à être labourée profondément, et à être bien pulvérisée et engraisée. Ces plantes entretiendront la terre nette, si elles sont cultivées convenablement, et feront tout l'effet des récoltes de racines, parce qu'elles exigent que la terre soit bien nettoyée, que ce sont des plantes à racines profondes, et qu'on arrache

de terre, au temps de la récolte. On a trouvé que le lin crû sur un sol bien cultivé enfonce ses racines dans la terre à une profondeur qui fait la moitié de la longueur de sa tige au-dessus du sol, et cette tige a quelquefois plus de trois pieds de longueur. Nous avons introduit ces sujets dans ce Rapport, afin que ceux qui ne reçoivent pas notre Journal puissent voir ce que nous en disons dans les gazettes qui ont coutume de copier nos Rapports d'Agriculture. Les sujets auxquels nous faisons allusion sont certainement d'importance en agriculture, bien que nous puissions nous tromper dans l'idée que nous nous en faisons, ou que nous en donnons. Nos terres arables demandent à être mieux cultivées, mieux engraisées, et mieux purgées des herbes nuisibles. Si cela ne peut pas se faire généralement et *profitablement*, au moyen de récoltes vertes ou de racines, il faut trouver d'autres moyens de l'effectuer; et ces autres moyens que nous prenons la liberté de suggérer ne doivent pas empêcher de recourir aux récoltes de racines, autant qu'il est possible de le faire avantageusement. Les cultivateurs auront le temps de penser à ces suggestions, et de se préparer à les adopter, ou à en adopter de meilleures, s'il leur en vient de telles à l'esprit. Il faut des changemens dans notre système pour tenir la terre nette et en état de produire. Il y a ici des fermes tenues en bon état, mais les neuf dixièmes des terres du Bas-Canada ne sont pas tenues ainsi, et il est certain que tant qu'elles ne seront pas mieux cultivées et conduites plus judicieusement, elles ne pourront pas rapporter beaucoup à leurs possesseurs, ni ajouter à la richesse et à la prospérité du pays.

Depuis notre dernier Rapport, il n'y a pas eu de changement important dans les prix des produits agricoles, et il ne nous paraît pas probable que ces prix varient beaucoup durant l'hiver. Le temps est venu de se

pourvoir de semences, de blé particulièrement, pour ce printemps. Si l'on pouvait se procurer du blé comme celui qu'on sème ici-devant en Canada, on ferait peut-être bien de l'essayer sur une petite échelle, le printemps prochain, pourvu qu'on le pût semer de bonne heure. On devrait aussi se procurer, s'il était possible, de nouveaux échantillons du blé de la mer Noire, attendu qu'il n'y a pas à douter que celui qui a été semé ici depuis quelques années ne soit devenu sujet à la rouille. Nous avons remarqué que la paille de ce blé est maintenant toute différente de ce qu'elle était les deux ou trois premières années qu'il a été semé dans ce pays. La paille était alors lisse et forte et avait une teinte brunâtre, mais depuis ces deux dernières années, nous ne pouvons apercevoir aucune différence entre cette paille et celle de toute autre variété de blé. Ce sujet est d'une grande importance pour les cultivateurs et pour le pays, et il serait bon d'y prêter attention.

28 Février, 1850.

Nous voyons avec plaisir qu'il y a toute apparence qu'on obtiendra bientôt des rapports statistiques corrects sur l'état de l'agriculture canadienne. Il y a déjà plusieurs années que nous avons mis ce sujet sous les yeux du public canadien, mais on n'a encore rien fait pour obtenir les renseignemens nécessaires. Si les rapports sont faits avec exactitude, ils feront connaître le véritable état de l'agriculture, le système qui est généralement suivi, et les résultats qu'il fait obtenir. On verra alors quelles sont les améliorations exigées, et quels moyens on peut employer pour les introduire. La statistique de l'agriculture est beaucoup plus nécessaire que celle du commerce et de l'industrie, puisque le commerce et l'industrie ont l'agriculture pour base, et qu'ils n'existeraient pas sans elle. L'agriculture sera, tôt ou tard, et bon gré mal gré, estimée ce qu'elle vaut. Une statistique correcte de l'a-

griculture du pays nous sera d'un grand avantage, en nous faisant connaître les moyens que nous possédons de soutenir l'industrie et le commerce. Notre bois, le produit spontané de nos forêts, est regardé par plusieurs comme d'une grande valeur, comme article d'exportation; mais le coût de la préparation et du transport du bois aux lieux d'embarquement est si élevé, que le pays n'en peut tirer un grand profit net, et peut-être que la main-d'œuvre qu'il exige nous serait plus profitable, si elle était employée à l'agriculture. Nous devons avouer néanmoins que nous ne sommes pas assez au fait de ce que peut coûter une cargaison de bois rendue au port de Québec, pour pouvoir juger dans quelle proportion se trouvent le prix qu'elle se vend et ce qu'elle a coûté; mais on parle ordinairement du commerce des bois comme étant très précaire, et l'on dit que souvent ceux qui y ont été employés comme travailleurs ne reçoivent pas tout ce qui leur est dû. Ce commerce ne peut pas être avantageux, s'il est vrai qu'on y encourt de telles pertes. Un tonneau pesant de bois équarri se vendant à Québec de 3d. à 4½d. le pied, ne peut pas apporter un grand profit à ceux qui l'y conduisent; en fait, nous ne concevons pas comment il peut y être conduit pour ce prix. Il est sûrement très avantageux de trouver à Québec des vaisseaux prêts à embarquer le bois; mais où serait le profit, s'il ne s'y vendait pas plus qu'il n'a coûté avant d'y arriver? Ces résultats peuvent avoir plusieurs causes, dont les principales sont sans doute que le marché s'y trouve quelquefois encombré de plus de bois qu'il n'y en faut, et que parmi le bois qui s'y trouve à vendre il y en a de qualité inférieure. Il ne faut pas oublier que le coût du transport de Québec en Angleterre est à peu près le double de ce qu'il se vend à Québec, (quand le prix n'en est que de 3d. à 4½d. le pied); et le bois de qualité inférieure ne peut pas se vendre

beaucoup plus, et et il n'est pas transporté en Europe à meilleur marché que celui qui est de bonne qualité. Le commerce des bois prospérerait davantage, s'il n'était descendu à Québec que du bois de la meilleure qualité, et de l'espèce qui est annuellement en demande. On peut croire que ce sujet ne se rattache nullement à l'agriculture ; il s'y rapporte néanmoins comme produit général du Canada, et nous sommes d'avis que tout commerce, pour être profitable, doit rapporter plus qu'il ne coûte.

D'après une Résolution adoptée par les Directeurs de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, à leur dernière assemblée trimestrielle, il doit y avoir une Exposition d'Animaux, etc., et une grande Foire à Québec, dans le mois de Septembre prochain, et nous serions flattés de recevoir sur cette Exposition des renseignemens ou des suggestions de nature à aider la Société dans la formation de ses plans. Il serait à désirer que l'époque fixée pour cette Foire ne fût pas la même que celle de l'Exposition de Bestiaux de l'Association Provinciale d'Agriculture du Haut-Canada, ou de la grande Foire et Exposition d'Animaux, etc., de l'Etat de New-York. Le mois de Septembre serait bien, à ce que nous croyons, le temps le plus convenable, mais peut-être qu'au commencement de ce mois, la terre ne serait pas en bon état de préparation pour une partie de labour, et il en résulterait une grande diminution d'intérêt, car le perfectionnement du labourage est un des premiers objets que doivent avoir à cœur les Sociétés d'Agriculture. Pour qu'il résulte du bien des expositions agricoles annuelles, il faut qu'il y ait un nombre considérable d'animaux de ferme de différentes races et espèces, de produits agricoles, d'instrumens aratoires, d'articles de manufacture domestique, et enfin tout ce qui peut tendre à encourager à faire des améliorations en agriculture et dans les arts indus-

triels. Si la Montre mérite d'être vue, il s'y rendra de toutes parts des personnes qui contribueront volontiers aux dépenses, comme il est arrivé à Syracuse, l'année dernière, et à Kingston aussi, à ce que nous croyons. Les expositions sont des choses inutiles, s'il n'y a pas un grand nombre d'animaux et une grande variété d'autres objets. Lorsqu'il y a beaucoup à voir, on s'y intéresse, et il en résulte l'encouragement et le progrès de l'industrie. Nous nous flattons que tous ceux qui s'intéressent à la prospérité du Canada se trouveront présents à la Foire de Québec, et feront tout ce qui dépendra d'eux pour la rendre digne de leur beau pays. Nous invitons particulièrement les Sociétés d'Agriculture de Comté à aider la Société d'Agriculture du Bas-Canada à offrir une Exhibition intéressante et utile.

Nous avons la satisfaction de pouvoir annoncer que plusieurs des Sociétés d'Agriculture de Comté ont fait la demande d'un nombre de Journaux d'Agriculture, Français et Anglais, pour les distribuer dans leurs comtés respectifs. Ce sont les Sociétés de Québec, de Gaspé, No 1 et No 2, de Drummondville, de Sherbrooke, de Richelieu, No 1, de Rouville, de Berthier, de Nicolet, et du district de Dalhousie. Un des messieurs de la Société d'Agriculture du comté du Richelieu nous a informé, que tout membre qui recevait le Journal était tenu d'en faire connaître le contenu à ses voisins, et d'en conserver les numéros jusqu'à la sortie de charge des Directeurs de la Société, qui alors les livreraient à leurs successeurs pour l'usage de la Société. Si toutes les Sociétés de Comté en agissaient ainsi, le Journal serait suffisamment encouragé, et pourrait répandre des connaissances usuelles et précieuses par tout le pays. Ce n'est que présentement qu'on paraît commencer à connaître le bien qui peut résulter de la publication du Journal d'Agriculture, et que nous pouvons nous flatter que toutes les avantages qu'en attendaient, ou que se propo-

saient ceux qui ont d'abord organisé la Société d'Agriculture du Bas-Canada, seront enfin pleinement réalisés. On ne devait pas s'attendre que l'amélioration générale de l'Agriculture Canadienne pût avoir lieu dans le cours d'une année, ou même de plusieurs années; mais cette amélioration a été commencée avec la perspective la plus favorable du succès pour l'avenir, si elle est continuée avec énergie et de concert. Comme de raison, la Société a besoin de l'appui des agriculteurs et de l'opinion publique, et comme son but est le perfectionnement de l'agriculture, elle peut raisonnablement compter sur cet appui. Quant aux Sociétés particulières qui reçoivent des aides publiques pour encourager à faire des améliorations en agriculture, nous ne voyons pas comment elles pourraient employer plus avantageusement la somme de £5, par exemple, qu'en prenant 20 exemplaires du Journal d'Agriculture, pour les distribuer comme prix, ou autrement, dans leurs comtés respectifs. Comme nous l'avons plusieurs fois observé, si l'on ne croit pas que le Journal soit aussi utile ou instructif qu'il pourrait l'être, que ceux qui sont en état de le rendre meilleur, nous communiquent leurs idées, et nous nous ferons un plaisir de les publier, pour l'avantage des cultivateurs. C'est par le moyen d'un journal comme celui-ci, que les renseignemens utiles ou les connaissances usuelles, peuvent être communiqués le plus facilement aux cultivateurs du sol. Il faudrait qu'il fût bien mal conduit, s'il ne contenait pas, dans le cours d'une année, ce qui serait pour chaque agriculteur qui le reçoit et le lit, d'une valeur beaucoup au-dessus de celle de cinq schelins. Nous avons à notre disposition les meilleurs ouvrages sur l'agriculture, publiés en Amérique et en Europe, et avec la connaissance pratique que nous avons de l'économie rurale, et l'aide de nos amis, il serait assez étrange que nous ne fussions pas en état de rendre le Journal d'Agriculture digne d'être encouragé. Ce Journal est exclusivement dévoué à l'agriculture et à ses intérêts; on peut donc à

peine imaginer que l'appui nécessaire lui puisse manquer dans ce pays agricole.

Nous avons été informé qu'on paierait ici 15 cents, près de 18 sous, la livre, le bon beurre salé mis dans des vaisseaux convenables. Le beurre doit être d'une bonne qualité, de couleur uniforme et également salé, et non, comme il est souvent ici, de plus d'une douzaine de couleurs et de qualités différentes, et plutôt jetté que mis convenablement dans les tinettes ou autres vaisseaux. Le beurre traité ainsi négligemment ne vaut pas beaucoup plus de la moitié de ce qu'il vaudrait, s'il était bien conditionné. Une telle négligence n'est pas excusable, et il en résulte pour le fermier un tort considérable. Les caques ou tinettes où le beurre se met ordinairement sont faites de manière à donner entrée non seulement à l'air, mais encore à la poussière, ou à d'autres substances qui donnent au beurre une apparence qui est loin d'être agréable ou de ressembler à la propreté. Depuis plusieurs années, nous nous efforçons de persuader aux cultivateurs d'adopter une meilleure méthode de faire et d'encaquer le beurre, mais il paraît que ç'a été sans effet, car on ne cesse pas d'apporter au marché du beurre d'une qualité très inférieure, et c'est à peine s'il s'en trouve de propre à être exporté en Angleterre ou dans les États-Unis, où le bon beurre se vendrait bien. Le profit de la laiterie est par là diminué d'un tiers ou d'un quart, sans nécessité, car nous savons qu'avec des soins et de l'attention on peut faire en Canada d'aussi bon beurre que partout ailleurs.

GRAINE DE MIL. — La graine de mil est plus recherchée que de coutume; cette année les cultivateurs ne devraient pas négliger d'en recueillir abondamment, car elle est toujours en demande, et elle le deviendra encore davantage pour l'exportation. On

pourrait recueillir de la graine de mil sans faire beaucoup de tort à la récolte du foin. Le grand point est de l'avoir nette et sans mélange d'autres graines. On éprouve une grande perte, lorsque la graine qu'on sème, et qu'on croit de mil pur, est mêlée avec des graines d'herbes nuisibles ou inutiles. Il ne croît nulle part de mil plus beau et plus net qu'en Canada, de sorte qu'on pourrait avoir la graine pure, si ceux qui peuvent la recueillir sans mélange la conservaient. Nous recommandons ce sujet à l'attention des cultivateurs.

ÉGOUTS.—Il nous a été dit par un monsieur qui s'est servi de petites perches, ou gaules, pour égoutter, qu'elles ont un bon effet dans ce pays. Ses égouts faits, comme pour recevoir des tuiles, étroits au fond, où il place huit ou dix petites gaules de la grandeur de rames ou échelas à houblon, et les remplit à la profondeur d'environ douze pouces. Il place ensuite de petites branches, ou autres substances, sur les gaules, et les couvre de terre jusqu'au niveau de la surface. Les gaules sont placées de biais, pour empêcher que leurs extrémités ne se trouvent au même point, et il en résulte une ligne continue de gaules appuyées l'une sur l'autre sans ouvertures ou irrégularités d'endroits plus vides ou plus garnis. Là où il serait facile de se procurer de petites gaules, nous croyons que ce plan serait le meilleur à suivre. A défaut de petites perches, on en pourrait employer de plus grosses, et alors nous croyons qu'il n'en faudrait pas plus de cinq. Dans tous les cas, il serait nécessaire que les perches fussent couvertes de quelque chose, afin que la glaise ne s'insinuat pas entre elles, et il faudrait aussi faire en sorte que les extrémités des perches, n'aboutissent pas au même point, mais qu'elles se surplombassent les unes les autres, en ne plaçant qu'une perche dans un endroit, et la suivante à une distance égale à la cinquième partie de la

longueur des perches, si l'on en emploie cinq, et continuant ainsi jusqu'à ce que l'égout soit achevé. De quelque matière qu'on se serve, lorsqu'on fait des égouts couverts, il y faut apporter les plus grands soins et la plus grande attention.

Les agriculteurs n'ignorent pas la nécessité et l'avantage de changer leurs grains de semence. Nous avons connu en Irlande un monsieur qui était un cultivateur très entendu, dont les récoltes étaient toujours très abondantes, mais qui avait pour règle de faire venir annuellement d'Angleterre, pour sa semaille, du blé de la meilleure qualité qui se pût trouver. Ce blé lui coûtait, y compris le transport, le double de ce qu'il vendait le sien, sur le lieu, mais, malgré cela, il croyait trouver son profit au changement. Le grenetier de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, M. George Shepherd, peut montrer, à son magasin, différents échantillons de semences, et les cultivateurs qui en auraient à vendre feraient bien de lui en envoyer des échantillons, avec la description exacte de la variété du grain, du sol où il a été semé, de la quantité qu'il a produit par arpent, et du temps où il a été semé et récolté. Cela mettrait les cultivateurs en état de changer leur semence à peu de frais. Le changement de sol a aussi un excellent effet. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est de se procurer des variétés de semence qui ne soient pas mêlées, et il est entendu que tout cultivateur qui enverra des échantillons au grenetier, devra les donner exactement pour ce qu'ils seront, et dire s'il y a mélange de variétés, ou non, comme tout cultivateur le peut savoir quand le grain est dans la paille. M. Shepherd a un bon assortiment de semences nécessaires à un cultivateur, et il les vend à des prix modérés.

On trouvera dans le présent numéro un excellent article communiqué par un très respectable correspondant, qui a eu l'obligeance de nous fournir, pour sa part. l'aide que nous sollicitons instamment pour rendre ce Journal utile. Nous sommes charmé de voir que notre correspondant est d'accord avec nous, quant à la nécessité d'une éducation agricole pour des fils d'agriculteurs. Nous espérons que le sujet n'en restera pas là, mais qu'il recevra de la part du Gouvernement et de la Législature toute la considération et l'attention qu'il mérite. Notre estimé et respecté correspondant nous obligera, et fera beaucoup pour la cause que nous soutenons, en voulant bien continuer à nous écrire. Nous désirons d'autant plus qu'il le fasse que nous savons qu'il a grandement à cœur le progrès et la prospérité de l'agriculture canadienne. Nous avons aussi reçu deux lettres d'un monsieur qui a déjà écrit pour ce Journal, et nous lui en faisons nos remerciemens.

La Société Royale d'Agriculture d'Angleterre et la Société d'Agriculture du Nord de l'Ecosse, donnent de grands prix pour les meilleurs Essais sur différents sujets liés à l'agriculture, et obtiennent par ce moyen des renseignemens précieux et usuels, qu'elles font imprimer et circuler sur un plan étendu, au grand avantage des cultivateurs du sol. Plusieurs circonstances tendent à faciliter l'action utile des grandes Sociétés Agricoles des Iles Britanniques. Les riches propriétaires fonciers sont grandement intéressés aux fins pour lesquelles ces Sociétés sont organisées, et conséquemment contribuent volontiers et libéralement à leur soutien. Il n'en est pas ainsi dans ce pays; les propriétaires fonciers ne s'y trouvent aussi grandement, ou aussi directement intéressés au progrès des améliorations agricoles, et en conséquence, ils ne se sentent pas appelés généralement à s'évertuer géné-

reusement pour le soutien des Sociétés d'Agriculture. Les Sociétés Provinciales d'Agriculture ne peuvent pas, conséquemment, avoir à leur disposition des fonds suffisants pour faire tout ce qui serait de nature à encourager les améliorations agricoles, sans une aide provenant du revenu provincial, et nous osons croire qu'une telle appropriation, sur un plan modéré, serait une des plus avantageuses au pays généralement, qui pût jamais être faite. Si elles se trouvaient dans des circonstances à pouvoir offrir différents prix pour des Essais pratiques sur les meilleurs modes de culture pour les différentes récoltes, la meilleure manière de conduire la laiterie, les races d'animaux les mieux adaptées au pays et les plus profitables, et les meilleures méthodes à suivre pour l'entretien et le croît des chevaux, des numailles, des moutons et des pores, et faisaient imprimer ensuite et répandaient dans toutes les parties de la Province le résumé de ces Essais, ou ce qu'ils contiendraient de plus important, il ne pourrait qu'en résulter un avantage immense, qui repaierait de reste au revenu toute avance faite aux Sociétés d'Agriculture, dans la vue de les aider. Ce serait le moyen le plus sûr d'encourager et de propager les améliorations agricoles, comme le feraient aussi les fermes-modèles; et si ces améliorations sont à désirer et doivent être avantageuses, les moyens propres à y faire parvenir ne doivent pas être négligés. La dissémination de connaissances utiles et usuelles, par l'entremise de Sociétés d'Agriculture de Comté et des Ecoles de campagne, créerait un goût et un désir d'amélioration qui ne sont pas encore montrés, jusqu'à présent, parmi la population rurale. Toute Société d'Agriculture de Comté devrait être tenue de prendre un certain nombre d'exemplaires des journaux publiés sous le contrôle et la direction de Sociétés Provinciales, pour les distribuer comme prix, ou autrement, et ils

pourraient leur être fournis à très bas prix, lorsque la nombre qu'il en faudrait serait considérable. Par ce moyen, les connaissances les plus utiles dans la pratique de l'économie rurale se répandraient au loin et partout, non pour l'instruction des agriculteurs qui entendent déjà bien la pratique de leur art mais pour ceux qui l'entendent et la pratiquent mal. Ce n'est que d'après ces principes, ou dans ces vues, que les Sociétés d'Agriculture peuvent demander et s'attendre à être encouragées et aidées par des octrois d'argent public, savoir, dans le but de répandre l'instruction là où elle manque, et de perfectionner notre système d'agriculture là où il est défectueux.

Nous avons vu, dans le *Gardeners and Farmers Journal*, un article intéressant au sujet de l'établissement des bestiaux, en été, et comme l'auteur désapprouve le système, nous pouvons dire que nous sommes parfaitement d'accord avec lui. Nous sommes décidément d'avis que généralement parlant, le plan ordinaire de mettre les animaux à l'herbe est le meilleur et le plus économique, et nous sommes persuadé qu'on améliorera mieux les terres pour des fins quelconques, en y faisant paître les bestiaux, qu'en tenant ces animaux *dedans* l'été, et les nourrissant du produit de ce qu'il leur aurnit fallu de pacage, et reportant sur la terre comme engrais superficiel, le fumier fait en consommant ce produit dans l'étable ou la basse-cour. En pacageant les animaux, on s'épargne la peine de les soigner, le *train* de la basse-cour; et les animaux se trouvent mieux et plus naturellement placés au grand air, l'été, dans un parc, pourvu qu'il y ait assez d'herbe, d'eau et d'ombre, qu'ils ne le seraient dans des étables ou dans des basses-cours sous des appentis ou des remises. Un engagé ou un homme pauvre, qui n'aurait qu'une vache et une petite pièce de terre à cultiver, serait mieux de nourrir cette vache

sous abri; et ceux qui n'ont que de petites fermes entièrement en état de culture pourraient trouver avantageux de tenir leurs animaux *dedans*, comme on dit, durant l'été; mais dans l'économie rurale ordinaire, le mode naturel et accoutumé de tenir les animaux à l'herbe, nous paraît beaucoup préférable et moins dispendieux. On pourra objecter que la sécheresse et la chaleur de nos étés dessèche le fumier que font les animaux dans les pacages; mais quand même il en serait ainsi, l'amendement du sol où paissent des bêtes à cornes et à laine nous paraît incontestable, même dans ce pays. Dans les Iles Britanniques, quand les terres à prairies sont de bonne qualité et produisent une bonne variété d'herbes, on éprouve une grande répugnance à y faire passer la charrie. En Irlande, nous avons eu en notre possession une terre tenue en prairie et pacage qu'on disait n'avoir pas été labourée depuis 150 ans, et pendant les 50 dernières années qu'elle fut entre les mains de notre famille, elle fut tenue en prairie (d'un bon rapport) une année, et en pacage, l'année suivante, généralement pour des moutons. Une ferme bien conduite, où il y a un nombre convenable de bestiaux, dont on augmente le fumier autant que possible, au moyen d'engrais artificiels, où on ne laisse point perdre les engrais, mais où on sait les appliquer judicieusement, peut être maintenue en bonne condition, à moins qu'une grande partie de la paille ou du foin ne soit vendue. Dans ce dernier cas, comme dans la vente d'une grande partie du produit de la ferme en grains, il pourra devenir nécessaire de rendre au sol plus d'engrais qu'il ne peut s'en produire sur la terre, mais s'il n'y avait pas moyen d'en avoir d'ailleurs, la jachère d'été empêcherait, au moins jusqu'à un certain point, l'épuisement du sol. Il y en a qui regardent l'agriculture comme une affaire très simple, comme la chose la plus aisée du monde pour la capacité même la

plus bornée; mais ils se trompent grandement, car il n'y a pas d'affaire ou d'occupation qui demande plus de jugement, plus d'expérience, des soins plus assidus et une attention plus constante que celle de l'agriculteur qui veut se faire honneur et prospérer.

Nous voyons dans les derniers journaux que nous avons reçus par échange, le fait d'un monsieur qui a égoutté complètement des terres au prix de huit schelins par acre. Des têtes d'aunes ou d'aubépines sont, dit-on, les meilleurs matériaux à employer, et on les met dans les fossés, creusés à la profondeur de dix-huit à vingt pouces, avec la charrue, à ce que nous supposons. On dit que les égouts ainsi construits demeurent en bon état pendant huit à dix ans, et l'on peut alors les réparer, ou les renouveler, au même prix. Nous n'avons pas vu la description complète du mode d'après lequel ces égouts sont construits, mais nous l'obtiendrons. On dit qu'ils ont très bien réussi dans les terres argileuses, qui avaient coutume de prendre la dureté de la brique, après quelques jours de temps sec précédés d'orages ou de pluies de quelque durée. Ce plan mériterait d'être essayé ici, si on le pouvait mettre en opération à aussi peu de frais. Les égouts sont sans doute creusés comme pour recevoir des tuiles de petites dimensions, et les branches ou têtes d'arbres ou d'arbustes qu'on y met, et que l'on couvre, permettent à l'eau de filtrer ou couler entre elles plus facilement que si l'on s'était servi de gaules droites. Si ce plan d'égout se trouve efficace, il sera au pouvoir de tout cultivateur d'égoutter sa terre. La simple supposition qu'il a été construit des égouts de cette manière devrait induire les propriétaires à considérer le sujet, et même à améliorer le plan. Tout ce qu'il y a de nécessaire, lorsqu'on fait des égouts de cette sorte, c'est qu'ils puissent donner passage à l'eau. Nous pouvons imaginer que de petites têtes d'aubépines

(ou *cenelliers*) ou d'autres branches touffues, placées au fond d'un canal, livreraient un passage à l'eau, pourvu que ces branches ne fussent pas tassées ou pressées les unes sur les autres. Nous le répétons, ce plan nous paraît mériter d'être expérimenté. On pourrait objecter que dans des terres argileuses, les gelées l'empêcheraient de réussir; mais à cette profondeur, les égouts cesseraient d'être exposés à la gelée, aussitôt que le sol serait assés sec pour les travaux. Au reste, l'expérimentation dé ciderait de la chose, et ne serait pas coûteuse. Ce que nous appréhenderions à cette profondeur, ce serait l'action de la gelée qui pourrait faire ébouler de l'argile des côtés de l'égout dans le fond, parmi les branches, et empêcher ainsi que l'eau n'y pût couler. C'est, à ce que nous croyons, le plus grand inconvénient à appréhender.

Nous avons encore à prier instamment les personnes qui reçoivent le Journal de vouloir bien payer sans délai leurs souscriptions aux Agens, dans les endroits où il y en a, ou de les faire tenir au bureau de la Société. La publication du Journal fait encourir à la Société d'Agriculture des frais considérables, et la souscription annuelle n'est que de la petite somme de cinq schelins. Employer des collecteurs pour parcourir tout le pays ce serait diminuer de beaucoup le montant des souscriptions. Nous prions donc messieurs les Agens de recueillir et de nous faire tenir au plus tôt tout ce qui est dû. Nous prenons aussi la liberté de rappeler aux personnes qui ont apposé leur noms comme membres de la Société ou qui peuvent le faire présentement, l'obligation de payer leurs souscriptions annuelles de cinq schelins.

Des exemplaires complets du Journal d'Agriculture pour les années 1848 et 1849, en anglais et en français, sont à vendre aux Salles de la Société, No. 25, rue Notre-Dame; quelques-uns en demi-reliure. On y

trouve aussi le Journal d'Agriculture pour les années 1844, 1845 et 1846, ainsi que le Traité de M. Wm. Evans sur l'Agriculture, en anglais et en français.

PHÉNOMÈNE REMARQUABLE.—Avant que les puits artésiens fussent connus, les habitans du bourg de Thairi, en Savoie, voulant se procurer de l'eau, creusèrent, en 1825, un puits dans cette commune. Ils ne purent parvenir à y trouver une source assez abondante pour remplir tous leurs besoins; mais, à défaut d'eau, ce puits, par une singularité bien remarquable, offre toutes les variations de l'atmosphère, et remplace presque le baromètre pour les indications du temps. Si la grêle ou la neige menace le territoire de Thairi, un vent impétueux sort du puits, avec le fracas d'un torrent qui entraîne dans son cours des pierres et des rochers, et ce vent dure d'autant plus que la neige ou la grêle doit tomber longtems et en abondance. Quand ce vent cesse, après avoir soufflé légèrement, le vent du sud est prêt à se faire sentir. Lorsque le vent sort du puits subitement, d'un seul trait et avec violence, une ourrasque ou un ouragan est imminent. Lorsque le temps est beau et que le vent du nord domine, le puits est tranquille, et l'air y est dans une espèce de stagnation. Plusieurs naturalistes, attirés par ces effets merveilleux, ont cherché à en expliquer la cause: les corps académiques, ou les savans de Turin, Chambéri et Grenoble, sont venus constater les faits, et ont établi par des expériences successives, la propriété incontestable, qui vient d'être signalée.

A V I S.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE de la SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA aura lieu à ses Salles, en cette Cité, VENDREDI, le 15 de Mars courant, à ONZE heures, A. M., aux fins d'élire les DIRECTEURS pour l'année suivante.

Par ordre,

WM. EVANS,
Secrétaire, S. A. B. C.

Montréal, 1er Mars, 1850

À la Personne qui aurait le tome premier (dépareillé) des "SIECLES DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV," édition stéréotype en 5 volumes in-18, 1815, obligerait, en le faisant remettre au Soussigné, coin des rues Craig et Cotté, par échange, ou pour son prix en argent.

M. BIBAUD.

VERRERIE CANADIENNE.

PRÈS DU DÉBARCADÈRE DE SNYDER, VAUDREUIL,
Établie et conduite par MM. Boden & LeBert

LES Propriétaires de cet établissement sont prêts à Manufacturer des GLACES DE MIROIR et des VITRES POUR FENÊTRES, de toutes dimensions, colorées et colorées, d'après modèles ou ordres. Verres pour Lampes à Huile et à Gaz, blancs, peints ou colorés des plus riches nuances. Vitres peintes ou colorées pour Églises, semblables à celles des Églises d'Europe, aussi pour Maisons, Chaumières, Pavillons et Vaisseaux à Vapeur; Bouteilles et Fioles pour Apothicaires faites à ordres.

—AUSSI,—

Bouteilles à Eau de Soude, Bière de Gingembre et autre, avec ou sans le nom du fabriquant.

—ET,—

Casserolles ou Vaisseaux à Lait de grandeurs convenables.

Tous ces articles seront de la meilleure qualité et le vendront à des prix raisonnables, et les propriétaires sollicitent une partie de la faveur publique et l'examen de leurs articles.

Pour les ordres, ou autres particularités, s'adresser au Propriétaire, à l'Hôtel du Peuple, Nos. 206 et 207, rue Notre-Dame, Montréal.

Vaudreuil, Janvier, 1850.

VENTE A L'ENCHÈRES D'ARBRES FRUITIERS, ETC.

LE SOUSSIGNÉ est autorisé par le Propriétaire de la Pépinière de ROSEBANK, à annoncer qu' aussitôt possible, après l'ouverture de la navigation au printemps, il y aura, en cette Ville, une vente par encan, (semblable à celle qui a eu lieu cette automne); de

Pommiers, un bel assortiment des sortes nommées convenables.

Poiriers,	do	do	do
Pruniers,	do	do	do
Cerisiers,	do	do	do

AVEC ENSEMBLE

Plants de Framboisiers et de Fraisiers, des plus belles espèces connues, Rosiers, et divers Arbres et Arbustes d'Ornement.

On peut compter sur la condition saine de ces Arbres et Plantes, et sur l'exactitude de leurs noms, et la vente s'en fera assez à temps, pour qu'ils puissent être plantés au printemps, qui est l'époque la plus sûre dans les climats du nord.

JOHN DOUGALL,

Agent pour la Pépinière de Rosebank.

30 Novembre, 1849.

MACHINES A MOISSONNER.

LE soussigné a à vendre trois MACHINES A MOISSONNER, (ou MOISSONNEURS), de la construction la plus nouvelle et la plus approuvée, capables de couper vingt-deux acres ou arpens par jour. Ces machines ont été fabriquées par lui-même, il est prêt à en garantir la matière et la main-d'œuvre comme étant de la meilleure sorte.—PRIX MODÉRÉ.

MATHEW MOODY, Manufacturier.

CHARRUES ECOSSAISES, ETC.

ALEXANDER FLECK, FORGERON, Rue St. Pierre, a en main, et offre à vendre des CHARRUES ECOSSAISES, faites d'après le modèle de WILKIE et GRAY, supérieures, quant à la matière et à la main-d'œuvre, et garanties égales à toutes celles qui sont importées.

—DE PLUS,—

SCUFFLERS, CHARRUES et HERSES légères, à SILLONS, d'après les modèles les plus récents et plus approuvés, et PRESSES à FROMAGE, d'après le modèle d'Ayrshire.

Instruments aratoires de toutes sortes faits à ordre

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

LES CHAMBRES DE LA SOCIÉTÉ ET LE BUREAU DU SECRÉTAIRE sont maintenant ouverts chez M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société, No. 25, rue Notre-Dame, vis-à-vis du Bureau du Conseil de Ville.

Heures de Bureau.—Depuis dix jusqu'à une heure; durant ce temps le Secrétaire se tiendra généralement au Bureau.

INSTRUMENTS D'AGRICULTURE.

NOUS, les soussignés, certifions que nous avons soigneusement examiné une variété d'instruments d'agriculture manufacturés par M. A. Fleck de la rue St. Pierre, et nous aimons à faire connaître notre opinion sans réserve en disant que ces instruments sont beaucoup supérieurs à tout ce que nous avons vu de ce genre manufacturé dans ce pays et au moins aussi parfaits que ce que nous avons pu importer d'ailleurs.

Et nous recommanderons particulièrement à l'attention des Agriculteurs dans toute la Province son *Bouleverseur du sol* (instrument à cinq branches tiré par des chevaux à la façon des charrues pour remuer la terre aussi profondément que l'on veut et en extirper les racines), instrument qu'il a perfectionné sur celui qui a remporté un premium de £10 à la société des Highlanders Ecosseis. Cet instrument paraît très propre à améliorer et à faciliter les travaux du cultivateur, et nous ne pouvons douter qu'il ne soit mis en usage partout où l'on désire que l'agriculture soit avancée. Les charrues Ecosseises sont aussi beaucoup supérieures et bien dignes de l'inspection de tous ceux qui désirent se procurer des articles précieux.

- M. J. HAYS, Président de la Société d'Agriculture.
- P. P. LACHAPLLE, Sault au Récollet.
- WM. EVANS, Sec. de la Soc. d'Agr.
- JAMES SOMMERVILLE, Lachine.
- EDWARD QUIN, Longue-Pointe.
- T. E. CAMPBELL, Major, Secrétaire Civil.
- HUGH BRODIE, Côte St. Pierre.
- P. T. MASSON, Vaudreuil.
- JAMES ALLAN, Pointe-aux-Trembles.
- GEORGE CROSS, Durham.

BARATTE AERIFORME OU ATMOSPHERIQUE,

Assurée par Lettres-Patentes Royales à WALTER HOIT WELLS.

CETTE Baratte est depuis assez de temps devant le public, pour qu'il ait pu en constater l'utilité pratique, et nous croyons sincèrement que quant à l'aide et à l'expédition, elle surpasse toute autre invention de la sorte.

Les témoignages les plus flatteurs ont été offerts volontairement aux soussignés, relativement à la Baratte fabriquée par eux.

Nous étant assuré le droit exclusif de fabriquer et de vendre la Baratte Aéri-forme dans la Province de Canada, nous sommes maintenant prêts à céder des droits sectionnaux, aux conditions les plus raisonnables. Les personnes qui voudraient acheter des droits de Township, Comté ou District, pourront le faire en s'adressant aux soussignés, ou à J. I. ARMSTRONG, Jr., à la Fonderie de la Cité

WELLS, MATHEWS ET CIE.

Toronto, 1er Décembre, 1848.

AVIS.—M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, a importé pour les Membres de la Société et pour les Sociétés d'Agriculture de District, les GRAINES suivantes, dont il est prêt à disposer, aux termes les plus raisonnables, savoir:—

- 4,000 lbs. Trèfle Rouge d'Angleterre
- 4,000 lbs. do do Hollando
- 1,000 lbs. do do France
- 800 lbs. do Blanc de Hollando
- 200 lbs. do de Lucerne
- 800 lbs. Mangel Wurtele
- 200 lbs. Carotte Blanche de Belgique
- 1,000 lbs. Navet de Suède, Pourpre améliorée
- 500 lbs. do do Jaune de Bulloch
- 500 lbs. do do d'Aberdeen
- 500 lbs. do do Blanc Globe
- 100 lbs. do do Six semaines ou
- 200 lbs. Carotte d'Attringham. [Stubble.

Une partie de son établissement est composée d'articles faits pour l'exhibition de Modèles de tout Fonds de Graines de Fermier, dont il peut disposer—les modèles consistent en un quart de chaque, avec le nom de la variété, la nature du terrain où il est venu, le produit par acre, la pesanture par minot, et toute autre information que l'on a eue importante. L'objet en vue est d'obtenir un échange de graines des meilleures variétés, à la plus légère dépense possible pour le Fermier; et les modèles ayant été pris tel que proposé, dans une place bien conditionnée, rendent le Fermier capable de faire un choix des plus judicieux, pour les adapter à la culture et la qualité de son terrain.

Le Soussigné tiendra aussi constamment un assortiment étendu de SEMENCES pour AGRICULTURE et JARDINAGE, et de PLANTES, de la meilleure espèce et qualité, qu'il vendra à aussi bas prix que toute autre personne faisant le même commerce. Ayant obtenu une grande partie de ses Graines et Semences de Lawson et Fils, d'Edimbourg, Grenetiers de la Société d'Agriculture, etc., d'Ecosse, il se flatte de pouvoir satisfaire généralement ses patrons et ses pratiques.—Il a un excellent assortiment d'Arbres Fruitières, particulièrement de Pommiers, dont il disposera à un quart de moins qu'aux prix ordinaires.

GRAINE D'ORGE ET D'AVOINE,

A VENDRE.

Vente de graines de la meilleure qualité; importée d'Angleterre l'année dernière.

S'adresser au Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada.

Montréal 16 Janvier, 1850.

MACHINES A BATTRE,

NOUVELLEMENT AMÉLIORÉES, DE PARADIS.

Le Soussigné, connu depuis longtemps comme FABRICANT DE MACHINES A BATTRE LES GRAINS, prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public en général, qu'il est maintenant prêt à fournir des MACHINES d'une FABRIQUE COMPLETMENT PERFECTIONNÉE, construites, non-seulement avec toutes les dernières AMÉLIORATIONS AMÉRICAINES, mais avec quelques autres perfectionnements importants inventés par lui-même, et au moyen desquels elles épargneront beaucoup de travail, exigeront une moindre puissance pour être mises en opération, et ne deviendront pas aussi promptement hors de service; enfin il répondra de ses Machines, et il garantit qu'on les trouvera, quand on les aura éprouvées, bien supérieures à toutes celles qui ont été en usage jusqu'à présent dans la Province. S'adresser au bureau de la Société d'Agriculture, ou à JOSEPH PARADIS, Rue Saint-Joseph, au-dessus de la Brasserie de Dow, du côté du Nord.

Montréal, 7 Juin, 1849.

CONDITIONS DU JOURNAL.

Ce journal paraît vers le 15 de chaque mois, et contient 32 pages de matières.

Le prix de la souscription est par année de CINQ CIELINS. Les frais de poste sont à part.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

La souscription doit être payée dans les SIX premiers mois; autrement, au lieu de CINQ CIELINS, ce sera un CIELIN de plus par chaque mois de retard.

Les souscriptions et toutes autres communications concernant ce Journal, doivent être adressées, franchises de port, au Secrétaire de la Société—WILLIAM EVANS, Montréal.

Agents pour le Journal d'Agriculture :

M. J. B. Bourque,.....St. Damase.
Dr. Conoquy,.....St. Césaire.
Dr. De la Bruyère,.....St. Hyacinthe.
M. Cadieux,.....St. Simon.
M. T. Dwyer,.....St. Paul, Abbottsford.
M. Gendreau, J. P.,.....St. Pie.
M. Blanchet,.....La Présentation.
Paul Bertrand, Ecr., N. P.,.....St. Mathias.
M. Cordillier, Ecr.,.....St. Hilaire.
M. Brousseau, Agent Général, Québec.
Dr. Simmlwood,.....St. Martin, Ile Jésus.
Robt. Ritchie, Ecr.,.....Bytown.
Major Barron,.....Laculte.
V. Guillet, Ecr.,.....Trois-Rivières.
M. D. Dubé,.....Trois-Pistoles.
Azarie Archambault, N. P.,.....Verannes.
L'Hon. F. A. Malhiot,.....Verchères.
André Vendoncaigue,.....Belœil.
J. B. E. Durocher, Ecr.,.....St. Charles, Chambly.
John M-Larron, Ecr.,.....Baie Murray.

Rév. M. F. Pilote, Col. de Ste. Anne de la Pocatière.
A. Morin, Ecr., N. P.,.....St. Roch des Aulnais.
Jean Bapt. Charland, Ecr.,.....Yamachiche.
P. U. Archambault, Ecr.,.....L'Assomption.
Léon Caron, Ecr.,.....Riv. du Loup, D.3 Riv.
J. Filteau, Ecr., N. P.,.....Lotbinière.
Charles Bourget, Ecr., N. P.,.....Pointe-Lévy.
Rév. M. L. Poulin, Curé,.....St. Isidore de Lauzon.
M. Fabien Desjardins,.....Vaudreuil.
M. John Stars,.....Buckingham.
M. G. Saucier,.....Maskinongé.
M. J. B. Morin,.....Longue-Pointe.
M. Olivier Chamard,.....St. Denis, D. M.
Dr. Alphonse Dubord,.....St. Pierre les Bequets.
Rév. M. L. Th. Fortier,.....Nicolet.
A. Jobin, Ecr., M. P. F.,.....Ste. Geneviève.
M. And. Isaac Girouet,.....Chateauguay.
M. George Dufresne,.....Pointe du Lac.
M. P. M. Debois, marchand,.....St. Ours.
M. John Wadeley, marchand,.....Kingsey.
Rév. M. Archambault,.....St. Hughes.
Jean Bte. Paré, Ecr., N. P.,.....Ste. Victoire.
Jean Bte. Corvier, Ecr., J. P.,.....St. Henri.
J. E. Labonté, Ecr., Instit.,.....St. Marc.
Dr. G. A. Bourgeois,.....St. Grégoire.
Dr. Larue,.....St. Augustin.
Rév. M. Ant. Gosselin,.....St. Jean, Isle d'Orléans.
M. Michel Huot, fils,.....L'Ange Gardien.
Gédéon Durocher, Ecr., N. P.,.....St. Aimé de Bonsecours.
M. Joseph Bellerose,.....St. Vincent de Paul.
F. H. Marchand, Ecr.,.....St. Jean Dorchester.
F. X. Bastien, Ecr.,.....Grand Calumet.
Côme Cartier, Ecr.,.....St. Antoine.
Capt. Joseph Pécier,.....St. Athanase.
M. C. Couturier, marchand,.....Laprairie.
Dr. Grosbois, M. D.,.....Chambly.
Ignace Dumouchel, Ecr.,.....Rigaud.
Norbert Gauthier, Ecr., N. P.,.....St. Jude.
M. Basile Piché,.....Sault-au-Récollet.
M. Julien Benoit, marchand,.....St. Grégoire le Grand.
M. Onésime Gauthier,.....St. Urbain.
Jean Ste. Filintraut, Ecr., fils,.....St. Rose.
J. H. Martin, Ecr.,.....St. Rémi.
P. Perrault, Ecr.,.....Terrebonne.
Joseph Dequise, Ecr., N. P.,.....St. Léon.
Dr. Pierre Larochelle,.....St. Timothée.
M. D'Allebout,.....St. Mélanie.
Louis Levesque, Ecr.,.....Kildare.
M. Clément Dansereau,.....Contrecoeur.
Narcisse Bonneville, Ecr.,.....St. Maria, N. B.
Joseph Vincent, Ecr.,.....Langueuil.
M. Bourdon,.....Boucherville.
Rémi Bolduc, Ecr., J. P.,.....Tring.
J. F. Lafont, Ecr., N. P.,.....Berthier.
P. C. Marchand, Ecr.,.....Riv. du Loup, Beauce.
Rév. M. J. S. Martineau, Curé, Ste. Marthe, Rigaud.
Charles Larivière, Ecr.,.....St. Jean Bapt., D. Q.
M. Ferish, Marchand,.....St. André, Ottawa.
Flavien Armand, Ecr.,.....Rivière des Prairies.
John Kane, Ecr.,.....Grande Baie, Saguen.
Dr. J. H. R. Desjardins,.....Isle Verte.
Rév. M. F. X. Delage, Curé, L'Islet.
Joseph Plante, Ecr., Marchand, St. Laure.
Louis Archambault, Ecr., N. P., St. Roch.

MONTREAL.—Imprimé par LOVELL ET GIBSON, Rue St. Nicolas.

W. EVANS, Editeur. M. BIDAUD, Traducteur.